

**Crayonne**

**Le poids de la  
couronne**



## Chapitre 1

La lumière du crépuscule était une substance palpable, un miel ambré et visqueux qui semblait suinter des pierres mêmes de Ravernklen plutôt que de descendre du ciel. Elle inondait les hautes tours de la cité, ces sentinelles de granit gris ourlées d'ivoire, jusqu'à ce que leurs flèches crénelées paraissent se consumer d'une flamme intérieure et froide. Ce n'était point le feu joyeux du soleil de midi, mais l'adieu mélancolique, presque douloureux, d'un astre fatigué. La cité, ce cœur monstrueux et magnifique qui pompait la vie sanglante de tout le royaume de Shaderun, était étendue sous cette caresse dorée. Elle respirait. Oh, oui, on pouvait l'entendre. Le bruissement liquide et perpétuel de son artère principale, le Grand Canal, n'était que le souffle léger d'un géant endormi. Le véritable son, c'était la cacophonie montant de ses ruelles enchevêtrées : le martèlement des marteaux sur l'enclume, le grincement des essieux sur le pavé, le murmure incessant de mille conversations, les rires aigus, les querelles gutturales, tout cela se fondait en un bourdonnement de ruche titanesque. Dans l'air immobile, les bannières aux lions rampants, bleus et or sur champ de pourpre, pendaient comme des langues de métal éteint, symboles d'une

autorité qui paraissait soudain aussi lointaine et artificielle que les constellations peintes au plafond d'une salle du trône. De sa hauteur, derrière la vitre épaisse et légèrement ondulée d'une fenêtre haute dans la Tour du Regard, Cyrus Lylandis observait ce spectacle. Il n'était pas un homme, à cet instant ; il était un œil, une conscience amère logée dans une carapace de chair et d'acier. Sa stature, qui écrasait celle de la plupart des guerriers, semblait ici presque chétive contre l'immensité de la pierre. Ses épaules, larges à porter le poids d'un royaume, étaient voûtées. Ses cheveux, d'un brun de terre humide, tombaient en mèches lourdes sur un front strié de lignes profondes, tracées non par les ans, mais par les années. Son visage était une carte de batailles silencieuses : la mâchoire carrée serrée dans une résignation habituelle, le nez droit fendu d'une ancienne cicatrice pâle, les pommettes hautes et dures comme les rochers des Marches du Nord. Mais c'étaient ses yeux qui retenaient, qui trahissaient. D'un bleu pâle, de la couleur d'un glacier en plein midi, ils semblaient habituellement pouvoir percer l'âme d'un courtisan menteur à cent pas. Ce soir, cependant, la glace avait fondu. Il ne restait qu'une flaque d'eau épuisée, reflétant la ville mourante et le ciel qui saignait. Ces

yeux-là étaient des fenêtres ouvertes sur un donjon intérieur, sombre et vide. L'armure d'apparat qu'il portait – un chef-d'œuvre d'orfèvrerie où le lion de Ravernglen était tissé en fils d'or sur un acier bleui – n'était qu'un sarcophage magnifique. Sous les plaques de métal, sous la tunique de soie, la chair était tiède, le cœur battait d'un rythme sourd et régulier, mais l'essence de l'homme, ce quelque chose qui faisait un être humain et non une simple effigie, semblait s'être retirée très loin, laissant derrière elle le froid du vide.

Dans les appartements royaux, un étage plus bas, l'air était différent. Il sentait la cire d'abeille, les roses séchées dans les vases d'albâtre, et une autre odeur, plus ténue, plus acide : celle de l'attente vaine. Agatha Lylandis était assise dans un fauteuil de velours cramoisi, si profond qu'elle semblait y être engloutie. Ses doigts, longs et pâles comme des lys de cire, manipulaient une aiguille et un tambour à broder avec une précision de machiniste. Chaque point était parfait, chaque fil de soie couleur crème s'enlaçait à son voisin pour former des feuilles de chêne et des glands, les armoiries de sa maison natale, les Thorne. Sa beauté était de celles qui arrêtaient le souffle dans la gorge, mais qui laissaient ensuite un goût de cendre. Ses cheveux, d'un blond si pâle

qu'il tirait sur l'argent, étaient tressés en une architecture complexe qui épousait la forme parfaite de son crâne, retombant finalement en une seule natte épaisse sur son épaule, immobile comme une cascade gelée. Son visage était un ovale au modelé délicat, la peau d'une blancheur de porcelaine, les lèvres roses mais minces, les yeux d'un gris clair et limpide comme l'eau d'un puits profond. On y cherchait en vain une étincelle, une émotion. Elle était un portrait de maître, achevé, verni, et terriblement silencieux.

Leur union avait été le fruit d'une cérémonie grandiose, de parchemins scellés de cire rouge, et des calculs froids de vieux hommes aux mains tavelées. Une alliance entre le Lion de Lylandis et le Chêne de Thorne. Une paix achetée. Un trône consolidé. L'amour n'y avait pas été convié ; on lui avait même expressément interdit l'entrée. Pendant des années, ils avaient habité ensemble cette cage dorée, polis, courtois, accomplissant le rituel du coucher avec la sombre solennité d'une cérémonie religieuse. Mais le fruit espéré, l'héritier, ce ciment vivant qui devait sceller pour de bon leur pacte, refusait de venir. Et dans ce silence, dans cette absence, les fantômes s'étaient mis à murmurer.

Ce soir-là, le murmure devint une voix.

Le *toc* sec de l'aiguille contre l'anneau de bois du tambour fut le premier coup de cloche. Agatha leva les yeux, non vers Cyrus qui venait d'entrer, mais vers le vide devant elle.

« Dois-je donc, une fois encore, jouer le rôle de la harpie pour te rappeler à la réalité de ta chair ? » demanda-t-elle.

Sa voix était claire, cristalline, dépourvue de toute chaleur humaine, comme de l'eau glacée coulant sur des galets.

Cyrus, qui s'était dirigé vers le dressoir où un pichet d'argent attendait, suspendit son geste. Le poids de la journée, de toutes les journées, sembla s'abattre d'un coup sur ses épaules.

« Ma chair, Agatha, est lasse. Lasse de gouverner, lasse de paraître, lasse de cette... perpétuelle attente. Crois-tu que je sois insensible à la pression qui monte dans ces murs ? Elle a une odeur, maintenant.

Celle de la peur et de la cupidité mêlées. »

Elle posa son ouvrage, le geste lent, mesuré, comme si elle déposait une relique.

« Être sensible est une chose. Y remédier en est une autre. Je suis l'épouse du roi. Mon ventre est le champ où doit germer l'avenir du royaume. Et pour l'instant, il n'est que stérilité. Que vais-je devenir, Cyrus, si ce champ reste à jamais en friche ? Une reine sans couronne, un portrait sur un mur que

l'on passe en accrochant un nouveau tableau. »

Il se tourna enfin vers elle, et dans la lueur des bougies, son visage parut creusé, spectral. « Tu parles de ton rôle, de ton statut. Et moi ? Crois-tu que mon 'rôle' se résume à cela ? Je suis un roi, pas un étalon que l'on mène à la jument pour la saillie ! »

Agatha se leva. Sa robe de damas bleu nuit ne fit aucun bruit. Elle était un spectre gracieux et menaçant. « Ne sois pas vulgaire. Tu es le roi, et ton premier devoir est d'assurer la succession. Tout le reste – la justice, la guerre, la paix – n'est qu'échafaudage. Enlevez la pierre angulaire, et l'échafaudage s'effondre. Les nobles ne chuchotent plus, Cyrus. Ils parlent à voix haute dans leurs conseils privés. Ils évoquent des cousins éloignés, des lignées cadettes... Ils taillent déjà le vêtement du prochain souverain. »

« Qu'ils parlent ! » tonna-t-il, et sa voix fit trembler les flammes des bougies. « Mon père a conquis ce trône par l'épée et la volonté. Je le tiens par la même force. »

« Ton père, » répliqua-t-elle avec une froideur coupante, « avait une épouse qui lui donna trois fils vigoureux. Sa volonté était ancrée dans la certitude de sa lignée. La tienne flotte dans le vide. Tu n'es pas Yann le Conquérant. Tu es Cyrus le Stérile. C'est ainsi qu'ils commencent à t'appeler, dans les

ruelles basses de la ville. L'as-tu entendu ?  
»

Les mots frappèrent Cyrus avec la force d'un maul de guerre. *Stérile*. Ce n'était pas une accusation de couardise ou de tyrannie, c'était une négation de son essence même, de sa virilité, de sa place dans l'ordre naturel des choses. Il détourna les yeux, incapable de soutenir son regard de glace. « Tu hais cet arrangement autant que moi, Agatha. Ne prétends pas que cette farce nous importe à l'un ou à l'autre, au-delà de ses conséquences politiques. »

« La politique, » murmura-t-elle en s'approchant, jusqu'à ce qu'il puisse sentir le parfum froid de son savon à la rose, « est notre réalité. Ce lit est un champ de bataille. Ces draperies sont nos frontières. Et nous sommes en train de perdre cette guerre, Cyrus. Pas par défaite, mais par forfait. » Un silence épais, lourd de tout ce qui ne fut jamais dit, tomba entre eux. On n'entendait plus que le crépitement du feu dans l'immense cheminée de pierre et le battement sourd du sang dans les tempes de Cyrus.

« Peut-être, » dit-elle enfin, d'une voix plus basse, où perçait une lassitude inédite, une fissure dans la porcelaine, « peut-être que le problème n'est pas dans la mécanique du corps, mais dans celle de l'âme. Peut-être es-tu simplement... incapable. Incapable de

la sorte de don qui fait d'un homme un père.  
De la sorte d'étincelle qui allume la vie. »  
Elle ne parlait plus seulement d'un héritier.  
Elle parlait d'amour, de passion, de cette  
force brute et désordonnée que son  
éducation de noble fille lui avait appris à  
mépriser, mais dont elle sentait maintenant,  
terriblement, l'absence. C'était un vide au  
centre de tout, plus vaste que le royaume.  
Sans un mot de plus, elle tourna les talons.  
La soie de sa robe chuchota sur les dalles de  
marbre comme un serpent traversant des  
feuilles mortes. La porte se referma sans  
bruit, mais pour Cyrus, ce fut un coup de  
tonnerre.

Il resta là, pétrifié, le regard vide fixé sur le  
lion de bronze qui ornait le manteau de la  
cheminée. La bête mythique, gueule ouverte  
dans un rugissement silencieux, semblait le  
narguer. Il était le roi, le lion humain, le  
maître de tout ce qu'il voyait. Et pourtant, il  
se sentait plus petit, plus nu, plus  
impuissant que le dernier de ses sujets. La  
solitude qui l'enlaçait alors n'était pas celle  
d'un homme qui se retrouve seul dans une  
pièce. C'était la solitude cosmique d'une  
étoile éteinte tournant dans un ciel noir,  
sans chaleur, sans lumière, sans planète à  
réchauffer. Il était un roi sans héritier, un  
mari sans épouse, un homme, peut-être,  
sans cœur. Et dans les ténèbres qui  
montaient derrière les vitres de Ravernghen,

il crut entendre le premier écho lointain d'un effondrement qui commençait tout juste.

## Chapitre 2

La poussière dansa dans les faisceaux de lumière qui transperçaient les hautes fenêtres de la bibliothèque royale, des colonnes solaires chargées de millions de particules tourbillonnantes, aussi réelles et tangibles que les pensées qui s'entrechoquaient dans le crâne de Cyrus. Il n'était pas assis à son bureau ; il était adossé contre lui, les paumes à plat sur le bois poli, usé par des générations de coudes anxieux. Le soleil déclinant, rougeoyant comme un charbon à demi consumé, frappait les tapisseries murales représentant les grandes victoires des Lylandis. Là, les fils de laine écarlate et or semblaient s'animer, les chevaux cabrés, les épées levées, les cris silencieux des guerriers figés dans une éternité de triomphe. Mais pour Cyrus, ce n'était qu'un décor fané. La gloire était une peinture qui s'écaillait. La réalité était le poids de son propre corps, la sécheresse de sa gorge, et le silence assourdissant du palais en cet après-midi d'attente. C'était alors qu'il apparut. Le messager. Il ne marchait pas, il glissait sur les dalles sombres, une silhouette mince et noire se détachant de la pénombre du couloir comme une découpe dans le tissu de la réalité. Il portait les couleurs de la Croisade d'Argent, un manteau gris fer sur une tunique blanc

d'os, mais le tissu était poussiéreux, imprégné de l'odeur de la route longue et des nuits passées sous les étoiles indifférentes. Dans ses mains gantées de cuir usé, il tenait un rouleau de parchemin, non pas comme un scribe tient un document, mais comme un prêtre tiendrait un reliquaire, avec une révérence empreinte de danger. Le sceau de cire qui le fermait était grand, épais, d'un rouge sombre qui évoquait moins la pourpre royale que le sang séché. L'empreinte y était nette : l'épée enlacée par la rose, symbole de Wilhem Morgen.

L'homme s'inclina, un mouvement fluide qui ne courbait que le torse, les yeux restant levés vers le roi, sombres et inexpressifs. « De la part du Maître Wilhem Morgen, pour le Roi Cyrus Lylandis. » Sa voix était un souffle rauque, usée par le vent.

Cyrus tendit la main. Le parchemin était froid, d'une froideur qui semblait irradier de l'intérieur, comme s'il contenait non des mots, mais un fragment de nuit hivernale. Le sceau céda avec un *crac* sec, un son trop fort dans le silence de la pièce. Il déroula le vélin, et l'écriture lui sauta aux yeux. Ce n'était pas l'écriture compassée d'un scribe, mais une main ferme, anguleuse, tracée à l'encre noire comme de la poix. Chaque lettre était une entaille dans la surface pâlie. En la lisant, il entendit la voix de Wilhem,

non pas le ton paisible du vieil ami, mais le timbre grave, légèrement rauque, du commandant qui avait vu des milliers d'hommes mourir sous sa bannière.

*Mon vieil ami Cyrus,  
Les nouvelles qui me parviennent de Ravernglen ont la saveur amère de l'histoire qui se répète. Ces pillards qui rongent tes frontières, ces ombres qui harcèlent tes villages... ce ne sont pas de simples brigands assoiffés de butin. C'est la pourriture qui monte, le signe avant-coureur d'un désordre plus profond. On ne balaye pas une marée avec une épée, aussi bien maniée soit-elle. On lui oppose une digue, ou on lui offre un canal.*

*Je te connais. Tu portes ce fardeau comme tu as toujours porté ton armure : seul. Et la solitude, pour un roi, est une faille dans la cuirasse, une invitation au poison. Je n'envoie pas une armée. Les armées ne font que grossir l'ombre. Je t'envoie une lame. Une lame que j'ai forgée moi-même dans les feux de la discipline et le froid de la raison. Son nom est capitaine Kealenn. Ne cherche pas dans les chroniques ; son histoire n'est pas écrite dans les livres des hérauts, mais dans les cicatrices du terrain et le silence des ennemis vaincus. C'est un stratège d'une clarté déconcertante, un médiateur lorsque la médiation est possible, et un fléau*

*lorsque la paix ne peut s'acheter que par le feu. Il allégera le poids que tu portes, non en le prenant sur ses épaules, mais en en coupant les liens superflus.*

*Il arrivera sous peu. Accueille-le. Écoute-le. Il est mon œil, mon bras, et dans une certaine mesure, ma conscience. Je ne mets pas ma confiance à la légère.*

*Que la Lumière, dans sa sagesse impénétrable, t'éclaire dans ces heures sombres. Mais souviens-toi : parfois, c'est dans l'ombre elle-même qu'il faut chercher l'outil pour tailler la pierre.*

*Ton ami, dans les souvenirs des jours meilleurs,  
Wilhem.*

Cyrus laissa le parchemin retomber sur le bureau. Le silence qui suivit fut lourd du non-dit, des sous-entendus tissés entre les lignes. *Une lame. Mon œil, mon bras, ma conscience.* Les mots étaient à la fois un réconfort et une menace. Wilhem lui envoyait un prolongement de sa volonté, un être à la loyauté absolue, mais aussi un témoin. Un juge, peut-être.

« Le capitaine Kealenn... » murmura-t-il, la voix si basse qu'elle ne fut qu'un frottement d'air dans sa gorge.

Il se laissa tomber dans son fauteuil de cuir, qui gémit sous son poids. L'image qui se forma dans son esprit était nette, inévitable

: un homme dans la force de l'âge, le visage buriné, les cheveux grisonnants aux tempes. Un vétéran au port inflexible, aux yeux pâles et calmes qui avaient vu trop de choses pour s'étonner encore. Un chevalier dans la plus pure tradition, imprégné de la foi austère de la Croisade, parlant de « Lumière » et de « Devoir » avec cette conviction tranquille qui pouvait aussi bien exalter qu'exaspérer. Il le voyait déjà, solennel, un peu distant, portant cette aura de certitude qui semblait être l'apanage des hommes de Wilhem.

Un sourire amer étira ses lèvres. « Un autre prophète en armure, venu me sermonner sur la vertu et la patience, » grommela-t-il pour les meubles et la poussière dansante. « Mais si cette lame peut trancher le nœud de ces pillards, si elle peut apaiser ne serait-ce qu'un des chuchotements qui courent dans ces couloirs... » Sa pensée s'interrompt. L'idée d'une présence nouvelle, d'un esprit aiguisé à qui confier une partie du fardeau, était un soulagement presque physique, une bouffée d'air dans une pièce qui lui semblait de plus en plus étouffante. Peut-être cet homme apporterait-il la clarté que lui-même ne parvenait plus à trouver dans le brouillard de ses responsabilités.

La nuit était tombée, une nuit sans lune, où les étoiles semblaient percées à travers un

velours noir épais. Les appartements royaux étaient baignés d'une lueur trouble, celle du feu mourant dans l'âtre et de quelques bougies posées çà et là, dont les flammes tremblaient au moindre courant d'air comme des âmes en peine. Cyrus avait franchi le seuil avec l'espoir vain que le sommeil, ou du moins l'oubli, l'y attendait. Mais elle était là.

Agatha était assise sur le siège bas près de la fenêtre ouverte, une silhouette découpée en noir sur le rectangle plus pâle du ciel nocturne. La brise froide faisait voltiger les mèches folles de ses cheveux d'argent pâle, et la lumière des étoiles accrochait des reflets glacés sur sa robe de nuit en soie ivoire. Elle ne tourna pas la tête. Sa voix, lorsqu'elle parla, sembla provenir de la nuit elle-même, froide et coupante.

« Le jour s'est encore englouti dans l'océan de tes devoirs, laissant derrière lui la même grève stérile. Rien n'a germé. Rien n'a changé. »

Cyrus ferma les yeux. La fatigue était un plomb dans ses os, un goût de cendre sur sa langue. « Épargne-moi le procès ce soir, Agatha. Je n'ai pas la force d'être l'accusé dans ton tribunal privé. »

Elle se leva alors, d'un mouvement si fluide qu'il parut irréel. La soie chuchota, un son sinistre dans le silence. « Mon tribunal ? » Sa voix monta d'un degré, perdant son

calme glacial pour y gagner une tension vibrante. « Et le tribunal du royaume, Cyrus ? Celui où les jurés murmurent déjà ton arrêt ? "Incapable". "Stérile". Ces mots, les as-tu entendus frapper aux portes de cette tour ? Ils résonnent plus fort chaque jour que tu refuses de regarder la seule bataille qui importe ! »

Il se tourna vers elle, et la colère, cette vieille compagne, commença à chauffer la froideur de son épuisement. « Cesse de te faire l'écho de Greystone et de ses semblables ! Ma femme devrait être un refuge, pas un autre conseiller harpant sur le même air funèbre ! »

« Ta femme ? » s'exclama-t-elle, et pour la première fois, il y avait autre chose que de la glace dans son gris pâle : une douleur vive, aiguë, comme une écharde de verre. Elle s'avança, et il vit trembler les fines veines bleues à ses tempes. « Que suis-je, Cyrus ? Dis-le-moi ! Un portrait sur le mur, une signature sur un traité, un ventre froid dans un lit trop large ! Tout le royaume me regarde, attends que ce corps que tu dédaignes accomplisse le miracle que ta volonté semble incapable de commander ! Et toi... toi, tu t'enfouis dans tes cartes, tes soldats, tes crises, comme si l'acte de procréer était une tâche administrative de plus à reporter ! »

Les mots fusaient, empoisonnés, et chacun trouvait sa cible. Cyrus serra les poings jusqu'à ce que ses ongles entaillent la chair de ses paumes. La douleur physique était un ancrage, un rempart contre le vertige que provoquaient ses accusations. « Je fais ce que je peux ! » rugit-il, et sa voix fit trembler les flammes des bougies. « Le royaume ne cesse de réclamer son dû : du grain, de la justice, de la sécurité ! Les pillards égorgent nos fermiers, et tu voudrais que je m'enferme ici à contempler mon nombril en priant pour une semence miraculeuse ? »

Elle eut un rire, bref et horrible, un son sec qui n'avait rien d'humain. « Toujours le royaume ! Toujours la couronne ! Mais où est l'homme ? » Sa voix se brisa, devenant un murmure rauque, chargé d'une angoisse qu'il ne lui avait jamais entendue. « Où est Cyrus Lylandis ? Celui qui riait, avant le poids de ce diadème ? Celui qui pouvait regarder une femme et voir autre chose qu'un utérus ou une alliance politique ? L'as-tu enfermé dans le trésor avec la couronne, ou l'as-tu tout simplement laissé mourir sur un champ de bataille lointain ? »

La question resta suspendue dans l'air, plus lourde que n'importe quelle accusation. Cyrus détourna le regard, incapable de soutenir l'intensité de son désespoir. Il fixa les braises rougeoyantes dans la cheminée,

cherchant une réponse dans leurs profondeurs ardentes. Il n'y en avait pas. Seulement le vide.

« Peut-être... » murmura-t-il, et sa propre voix lui parut étrangère, lasse et vieille, « peut-être que cet homme... n'a jamais vraiment existé, Agatha. Peut-être qu'il n'a toujours été qu'une ombre projetée par la couronne. Une ombre qui s'étire et se déforme, mais qui n'a jamais eu de substance propre. »

Un silence de mort tomba. Il entendit le léger claquement de ses dents, le frémissement de sa respiration rapide. Quand il osa la regarder à nouveau, il vit qu'elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient secs, immenses dans son visage pâle, mais quelque chose y était mort, éteint pour de bon. Elle secoua la tête, lentement, comme si elle venait de comprendre une terrible vérité.

« Je ne peux pas continuer à vivre dans l'antichambre de ta vie, Cyrus, » dit-elle d'une voix plate, atone. « Un jour, tu devras choisir. Pas entre le roi et l'homme, je commence à croire que tu as raison, qu'il n'y a peut-être pas de différence. Mais entre la peur de l'échec et le courage d'essayer vraiment. Et j'espère, pour l'amour de ce royaume que tu chéris tant, que tu trouveras ce courage avant qu'il ne soit trop tard pour nous tous. »

Elle quitta la pièce sans un bruit, disparaissant dans l'obscurité du couloir comme un fantôme qui renonce à hanter. Cyrus resta seul, le corps tremblant d'une tension nerveuse qu'il ne pouvait relâcher. Il se laissa tomber à genoux devant la cheminée, attisant machinalement les braises jusqu'à ce qu'une petite flamme jaillisse. À la lueur dansante, il relut, dans sa tête, la lettre de Wilhem.

« Le capitaine Kealenn, » murmura-t-il à la flamme, comme une prière ou une malédiction. « Apporte-moi des réponses. Apporte-moi une épée qui coupe vrai. » Mais au fond de lui, dans cette partie sombre et honteuse qu'il n'osait regarder en face, il savait. Aucune épée, aussi fine soit-elle, ne pourrait suturer la fissure qui lézardait son âme. Aucun stratège ne pourrait négocier la paix dans la guerre froide de son mariage. Il était le roi de Ravernklen, et son royaume le plus intime était en ruine.

L'aube suivante pointa, grise et métallique, lavant les remparts de Ravernklen d'une lumière sans chaleur. Dans la cour principale, le chaos était organisé, ritualisé. Cyrus, debout sur les marches du perron, était une statue de roi dans son manteau de laine bleue bordé de zibeline. Il donnait des ordres d'une voix basse et ferme qui portait

malgré le vacarme des forgerons, le hennissement des chevaux et le cliquetis des armes. « Les quartiers de la tour est, ceux qui donnent sur les jardins. Qu'on y allume des feux, qu'on y mette des draps frais et du vin chaud épicé. Notre hôte de la Croisade a dû chevaucher longtemps dans le froid. Qu'il trouve ici le réconfort d'un allié, pas la froideur d'une forteresse. »

Son intendant, un homme au visage en lame de couteau et aux yeux toujours baissés, s'inclina en silence et partit en trotinant. Cyrus observait la scène, mais son esprit était ailleurs. Il voyait toujours l'homme à cheveux gris, l'air grave, descendant de sa monture avec la raideur d'un vieux soldat. *Il me parlera de discipline, de foi. Il verra les fissures dans les murs, l'épuisement sur mon visage. Que rapportera-t-il à Wilhem ?*

« Sire ? » La voix de Thaddeus, son capitaine de la garde, le tira de sa rêverie. Le visage balafré du vétéran était empreint d'une curiosité inhabituelle. « On dit que l'envoyé de Morgen est un de ses "Lames". Un de ces agents dont on chuchote qu'ils peuvent résoudre une guerre sans dégainer l'épée, ou en dégainer une si vite que personne ne voit la mort venir. »

Cyrus eut un haussement d'épaule. « Les rumeurs forgent des légendes, Thaddeus. Nous verrons l'homme, pas le mythe. »

C'est alors que le guetteur en haut de la tour Nord hurla l'annonce. Un point à l'horizon, sur la route des plaines. L'attente devint palpable, un filet tendu sur toute la cour. Et ils arrivèrent.

Ce n'était pas une délégation pompeuse, mais un groupe compact et efficace : une demi-douzaine de cavaliers en armure légère, leurs manteaux gris soulevés par le vent, avançant d'un trot régulier et infatigable. Ils franchirent la grande arche de la porte comme une lame glissant dans son fourreau. Et à leur tête...

Cyrus sentit le souffle lui manquer, une brève seconde où le monde sembla vaciller. La silhouette en selle n'était pas large, mais droite, élancée, parfaitement en équilibre avec le mouvement du destrier.

Ce n'était pas un homme. Elle mit pied à terre avec une grâce qui n'avait rien de féminin au sens conventionnel ; c'était la grâce efficace d'un prédateur, d'un athlète. Son armure, un plastron d'acier brunissant moulant un torse qui était indéniablement celui d'une femme, était sobre, sans ornement, striée de fines rayures de combat. Elle ôta son casque, et une cascade de cheveux d'un blond pâle, presque blanc sous le ciel gris, s'échappa, légèrement emmêlée par le voyage. Le visage qu'elle révéla était un paradoxe. Jeune, bien plus jeune qu'il ne l'avait imaginé, aux traits fins

et réguliers, d'une beauté presque sévère. Mais une cicatrice, fine et pâle comme un fil d'argent, zébrait son sourcil droit et disparaissait sur sa pommette, donnant à son regard une profondeur sauvage, une histoire muette. Ses yeux étaient d'un bleu glacial, de la couleur d'un lac de montagne en hiver, et ils balayèrent la cour, les gardes, les bannières, et enfin Cyrus lui-même, avec une rapidité et une acuité qui donnaient l'impression qu'elle avait tout noté, tout pesé, en un instant.

Elle s'avança. Ses pas sur le gravier étaient silencieux. Elle s'arrêta à distance respectueuse, mais sans raideur cérémonieuse, et porta la main à son cœur dans le salut de la Croisade. Sa voix, lorsqu'elle parla, était claire, ferme, sans la gravité affectée qu'il attendait. Elle portait juste assez pour être entendue par tous.

« Votre Majesté. Je suis le capitaine Elicia Kealenn. Le Commandant Morgen m'envoie. Je me mets à votre disposition pour traiter la menace qui pèse sur vos terres. »

*Elicia*. Le nom résonna dans le crâne de Cyrus, étrange, imprévu, effaçant d'un coup l'image du vieux chevalier. Il retrouva son souffle, maîtrisa l'étonnement qui avait dû passer sur son visage. Il inclina légèrement la tête, un geste de roi.

« Capitaine Kealenn. Ravernglen vous accueille. La recommandation de Wilhem est

la plus haute qui soit. Vos compétences sont les bienvenues, et vos conseils, je l'espère, éclairants. Le voyage a dû être éprouvant. » Un léger sourire, à peine un pli des lèvres, effleura son visage. Il n'adoucissait pas son regard, mais y ajoutait une lueur d'intelligence vive. « Les routes enseignent la patience, Sire. Et elles parlent, à qui sait écouter. J'ai pris la liberté de recueillir quelques murmures sur votre problème de pillards. Des murmures que mes hommes consignent à l'instant pour vos cartographes. »

D'un geste bref de la main, l'un de ses cavaliers tendit un étui de cuir à un page hébété. L'efficacité du geste, l'absence totale de cérémonie inutile, frappèrent Cyrus plus que n'importe quel discours. Ce n'était pas une courtisane en armure. C'était un outil de guerre parfaitement affûté.

Alors qu'on guidait Elicia et ses hommes vers leurs quartiers, Cyrus resta immobile, la suivant des yeux. La surprise initiale cédait la place à une curiosité intense, presque vorace. La femme qui marchait là, droite et sans un regard en arrière, brisait tous ses schémas.

Lord Greystone se glissa à ses côtés, toussotant discrètement. « Une... femme, Votre Majesté. Inattendu. Le Commandant Morgen nous envoie-t-il un message ? »

Cyrus ne détourna pas les yeux de la silhouette qui disparaissait sous une arche.

« Le message, Lord Greystone, » dit-il doucement, « est qu'il nous envoie la meilleure lame dont il dispose. Le fourreau importe peu. C'est la coupe qui compte.

Voyons maintenant si elle est aussi tranchante qu'elle en a l'air. »

Un sentiment nouveau, fragile et dangereux, naissait en lui. Ce n'était pas de l'espoir.

C'était de l'anticipation. Pour la première fois depuis longtemps, l'avenir immédiat n'était pas un tunnel sombre, mais une porte entrouverte, derrière laquelle se tenait une énigme nommée Elicia.

### Chapitre 3

La cour d'entraînement du château n'était pas un simple espace de terre battue ; c'était un théâtre de métal et de sueur, une arène où les fantômes des guerriers passés semblaient murmurer dans le cliquetis des lames. L'air, encore froid et humide des brumes matinales, portait l'odeur âcre de la poussière mouillée, du cuir huilé et de la peur rentrée. Le soleil, pâle et bas, jetait des ombres longues et déformées qui dansaient comme des spectres au rythme des combats simulés. Cyrus se tenait à l'orée de ce chaos organisé, adossé à un pilier de pierre froide. Il était venu chercher le bruit, la brutalité simple, une purge pour l'esprit empoisonné par les silences tendus de la veille.

Et c'est là qu'il la vit.

Au centre de la mêlée, Elicia Kealenn n'était pas un simple point de commandement. Elle était un vortex. Son armure légère, une cuirasse de plaques d'acier ajustée avec une précision qui épousait chaque courbe de son torse, de ses hanches, absorbait la lumière grise pour la renvoyer en reflets mats, morts. Elle ne portait pas de heaume. Ses cheveux, d'un blond si pâle qu'il semblait aspirer la faible luminosité, étaient nattés en une tresse épaisse et complexe qui tombait entre ses omoplates comme une corde de

chanvre, un détail étrangement intime dans ce décor martial. Mais c'était son visage qui capturait, qui fascinait. Son expression n'était ni dure ni tendue, mais d'une concentration absolue, presque extatique. Elle était *dans* l'action, une extension de l'épée d'entraînement qu'elle tenait d'une main ferme et souple.

Elle bougeait parmi les soldats, des hommes massifs, hâlés, aux visages marqués, non comme un instructeur parmi des élèves, mais comme un faucon réglant le vol d'un vol de corbeaux. Ses instructions n'étaient pas hurlées, mais lancées d'une voix claire, tranchante, qui fendait le tumulte.

« L'ancrage est dans la souplesse, pas dans la raideur, » disait-elle, et sa main, gantée de cuir fin, se posait sur l'épaule d'un jeune soldat dont la posture criait la terreur. Le contact semblait électrique. L'homme se redressa, non sous la contrainte, mais comme si une énergie nouvelle coulait en lui. « Un pillard est un serpent. Il sent la peur, il sent la rigidité. Il frappe là où l'équilibre est une illusion. Ne lui donne pas cette illusion. »

D'un mouvement qui semblait à la fois paresseux et fulgurant, elle pivota sur elle-même. Son épée de bois frappa le plat de la lame d'un soldat plus expérimenté avec un *crac* sec. L'arme vola, décrivant une parabole lente et humiliante dans l'air gris.

Le soldat resta bouche bée, regardant sa main vide. Elicia ne le regarda même pas. Ses yeux bleu-glace balayaient le groupe. « C'est une question de lecture, » continuait-elle, et sa voix prenait une tonalité presque musicale, hypnotique. « Lire l'intention dans le plissement d'un œil, dans la tension d'une épaule, dans le transfert de poids d'un pied à l'autre. La force brute est le langage des brutes. Vous, vous devez apprendre la grammaire de la mort. » Cyrus, immobile, sentit un frisson lui parcourir l'échine. Ce n'était pas de l'admiration, pas seulement. C'était une reconnaissance trouble, profonde. Elle parlait de combat comme d'un art mystique, une danse avec la mort dont elle connaissait chaque pas. Et elle incarnait ce savoir. Il observait, captivé, des détails qu'il n'aurait jamais cru remarquer : la façon dont une fine mèche de cheveux échappée de sa tresse collait à son cou, humide de sueur ; la courbe précise de sa lèvre inférieure lorsqu'elle articulait un terme technique ; la lumière jouant sur les mailles de son camail, dessinant des arabesques fugaces sur sa peau pâle.

Un sentiment coupable, chaud et insidieux, naquit dans sa poitrine. Il essaya de l'étouffer sous le couvert du devoir. *Elle est une alliée. Une lame envoyée par Wilhem. Un outil pour le royaume.* Mais les mots

sonnaient faux, creux face à la réalité de sa présence. Elle n'était pas un outil. Elle était une présence. Vivante, vibrante, et terriblement attirante.

C'est alors qu'elle le vit. Ses yeux, en balayant la cour, s'arrêtèrent sur lui. Il n'y eut pas de surprise, seulement une légère inclinaison de la tête, une reconnaissance silencieuse. Elle termina sa démonstration, tapota l'épaule d'un dernier soldat, puis se détacha du groupe avec la même fluidité. Elle s'approcha, l'épée d'entraînement reposant négligemment sur son épaule. Une goutte de sueur perla à sa tempe et glissa le long de la cicatrice, comme une larme d'argent.

« Votre Majesté, » dit-elle, et sa voix était plus basse maintenant, empreinte d'une chaleur absente de ses instructions. « Vous êtes debout à l'aube. Je ne pensais pas que les rois héritaient des habitudes des simples soldats. »

Cyrus s'efforça de sourire, mais sentit ses lèvres trop tendues. « Les rois, capitaine, sont d'abord des hommes. Et certains hommes oublient qui ils sont s'ils ne sentent pas le poids d'une lame dans leur main de temps à autre. »

Un léger sourire étira ses lèvres. « Un sentiment que je connais bien. Le fourreau peut être une prison plus étouffante que les fers les plus lourds. » Elle le dévisagea, et

son regard n'était plus celui du stratège, mais d'un être percevant une faille, une similitude. « Vous semblez savoir de quoi vous parlez. La rumeur dit que Cyrus Lylandis pouvait défaire trois hommes à lui seul. La rumeur ment-elle ? »

Il eut un rire bref, sans joie. « La rumeur embellit les souvenirs. Mais oui, je m'entraîne encore. C'est... un exutoire. Un endroit où les problèmes sont de chair, de bois et d'acier. Où les solutions sont simples. »

Elle hocha la tête, son regard s'assombrit d'une ombre de compréhension. « Simple. Oui. Parfois, je pense que nous, les soldats, les guerriers, nous sommes les derniers chanceux. Notre chaos a une fin, notre douleur une cause tangible. La vôtre... » Elle laissa sa phrase en suspens, mais ses yeux achevèrent la pensée. *La vôtre est plus subtile, plus corrosive.*

Ces mots, cette compréhension tacite, le frappèrent avec la force d'un coup de poing au plexus. Personne, *personne* ne lui avait jamais parlé ainsi. Pas Agatha, certainement pas ses conseillers. C'était comme si elle voyait à travers l'armure d'apparat, la couronne, la façade royale, et percevait l'homme meurtri qui se cachait dessous. « Vous voyez beaucoup, capitaine Kealenn, » murmura-t-il, incapable de détacher son regard du sien.

« C'est mon métier, Sire, » répondit-elle doucement. « Voir ce que les autres préfèrent cacher. Les faiblesses dans une fortification, les peurs dans le regard d'un ennemi... la solitude dans les yeux d'un roi.

»

Le mot *solitude* résonna dans l'air froid comme un glas. Cyrus sentit un vertige le prendre. Il voulait protester, nier. Mais ce serait mentir. Et mentir à ces yeux-là lui semblait aussi impossible que de nier le soleil.

Leur conversation dériva, apaisée par cette étrange intimité née de la compréhension mutuelle. Elle parla des plaines balayées par le vent qu'elle avait traversées, des forêts silencieuses où chaque ombre pouvait cacher une lame. Il lui raconta, à demi-mots, des souvenirs de jeunesse, des batailles où la peur et l'exaltation se mêlaient dans un cocktail enivrant. Il riait, et le son de son propre rire, libre et vrai, le surprenait. Avec elle, il n'était pas le Roi. Il était Cyrus. Et c'était une révélation aussi douce qu'effrayante.

Quand elle s'éloigna pour reprendre son instruction, il resta là, regardant sa silhouette s'intégrer de nouveau au tumulte. Le vide qu'elle laissait derrière elle était physique, un froid soudain qui le transperça. Le retour vers ses obligations, vers les appartements silencieux et chargés de

reproches, lui parut soudain être la perspective la plus désolante qui soit.

Le grand hall à manger était un mausolée de marbre et de lumière forcée. Des chandeliers monumentaux, hérissés de cierges comme des armes blanches, projetaient une clarté crue et sans pitié sur la table d'ébène, longue à se perdre dans la pénombre aux extrémités. La vaisselle d'or et d'argent, les verres de cristal taillé, les centaines de plats couverts d'argent : tout criait l'opulence, la puissance. Et pourtant, l'air était pauvre, vide, chargé d'une absence qui pesait plus lourd que tout le métal présent.

Cyrus était assis à un bout, Agatha à l'autre, séparés par une étendue de nappe immaculée qui ressemblait à une mer de glace infranchissable. Le silence n'était pas un simple manque de mots. C'était une entité vivante, épaisse, gluante, qui étouffait le bruit des mâchoires, le cliquetis des couverts, le froissement des robes des serveurs-fantômes qui glissaient le long des murs.

Cyrus fixait son assiette, mais il ne voyait pas le rôti, les légumes arrangés en une composition mortuaire. Il voyait la cour d'entraînement. Il voyait la sueur sur la nuque d'Elicia, l'éclat de ses yeux lorsqu'elle

avait dit *solitude*. Il sentait encore l'écho de son rire dans sa poitrine.

Le coup de couteau vint, prévisible et pourtant toujours aussi aigu.

« Alors, Cyrus, » la voix d'Agatha fusa de l'autre bout de la table, glaciale et coupante comme un éclat de miroir brisé. « Le fantôme daignera-t-il honorer sa propre table de sa présence, ou dois-je continuer à dîner avec le reflet de la bougie dans mon couteau ? »

Il leva les yeux, lentement. Elle était magnifique, dans une robe de velours noir qui absorbait toute lumière, ses cheveux d'argent tressés en un diadème complexe et cruel. Son visage était un masque de porcelaine, mais ses yeux gris brûlaient d'un feu froid et rancunier.

« La journée a été longue, Agatha, » dit-il, sa propre voix lui parut rauque, lointaine. « Je n'ai pas l'énergie pour le théâtre. »

Elle posa sa fourchette avec un *clic* délibérément sonore qui se répercuta dans la salle. « Toujours la fatigue. Le refrain favori du roi qui se dérobe. Mais étrangement, tu as semblé plein d'énergie ce matin, à observer ta nouvelle protégée s'agiter dans la boue. »

Cyrus sentit ses doigts se crispier sur son couteau. « Le capitaine Kealenn fait son devoir avec une compétence qui ferait rougir

la moitié de ma garde. Elle mérite le respect, pas tes insinuations mesquines. » Un rire sec, sans humour, jaillit de ses lèvres pâles. « *Mon* respect ? Oh, Cyrus, ne sois pas naïf. Ce n'est pas mon respect qu'elle cherche, et nous le savons tous les deux. Elle a capté ton regard comme un fauconnier capture un oiseau blessé. Elle flaire la faiblesse, cette... *guerrière*. Et toi, tu te rengorges comme un adolescent devant sa première belle. C'est pathétique. » La colère explosa en lui, blanche, aveuglante. Il se leva si brusquement que sa chaise racla le marbre avec un grincement déchirant. « Assez ! » tonna-t-il, et sa voix fit trembler les flammes des cierges. « J'en ai assez de ton venin, de tes reproches ! Tu parles de faiblesse ? Regarde-toi ! Empoisonnée par ta propre amertume, incapable de voir au-delà de ton nombril ! » Il la vit blêmir, une fêlure apparut dans le masque de porcelaine, révélant une seconde l'éclat humide d'une blessure. Mais il était trop emporté par la vague de fureur et de frustration accumulées. « Elle, au moins, *fait* quelque chose ! Elle comprend le poids du devoir, le coût de la solitude ! Elle ne se contente pas de s'asseoir dans une tour dorée à attendre que le monde se plie à ses caprices ! » Sans attendre de réponse, il tourna les talons. Le bruit de ses bottes sur le marbre

résonna comme des coups de massue. La grande porte du hall se referma derrière lui avec un grondement sourd, l'enfermant dans le silence relatif du couloir. Mais le silence intérieur, lui, était dévoré par l'écho de ses propres paroles. *Elle comprend.*

Les jardins nocturnes de Ravern Glen n'étaient pas un lieu de paix, mais un territoire de mystères. Les lanternes, enchâssées dans du fer ouvragé, répandaient une lueur laiteuse et fantomatique qui noyait les contours, transformant les buis taillés en formes indistinctes, les statues en sentinelles figées dans un murmure de pierre. L'air était froid, chargé du parfum écrasant des roses de nuit, une senteur lourde, presque narcotique, qui tournait à l'âcre en fond de gorge.

Cyrus marchait, le cœur encore battant la chamade de la colère, la honte de son emportement lui brûlant les joues. Il avait besoin de ce froid, de cette obscurité.

Jusqu'à ce qu'il l'aperçoive.

Elle était assise sur un banc de pierre veinée de lichen, devant la fontaine. L'eau y coulait en un murmure constant, un sanglot liquide éternel. La lumière laiteuse des lanternes caressait ses cheveux dénoués, qui tombaient en une cascade d'argent pâle sur les plaques d'acier de ses épaulières. Elle

avait retiré ses gantelets ; ses mains nues, fines mais aux jointures marquées, étaient posées sur ses genoux. Elle regardait l'eau, mais ses yeux bleus semblaient fixer quelque chose au-delà, dans un passé ou un futur invisible.

Cyrus s'arrêta, pétrifié. C'était comme si son désir le plus secret, coupable et brûlant, avait pris forme et s'était matérialisé ici, dans ce jardin d'ombre. Toutes ses défenses, ses raisonnements sur l'alliance et le devoir, s'effondrèrent. Il n'y avait plus que cette silhouette, cette sérénité blessée, cette attraction magnétique et désespérée. Elle tourna la tête, sans surprise, comme si elle avait senti son regard peser sur elle. Ses yeux le rencontrèrent dans la pénombre. Il n'y avait pas de sourire de cour, pas de formalité. Juste une reconnaissance tranquille, et dans ses yeux, une lueur de la même fatigue, de la même solitude qu'il portait en lui.

« Votre Majesté, » dit-elle, et sa voix était un murmure qui se mêlait au chuchotement de l'eau. « Les murs du château sont épais, mais les cris y résonnent étrangement. » Il sentit la rougeur lui monter au visage. Elle avait entendu. Elle savait. Au lieu de la condamnation qu'il redoutait, il ne vit dans son regard qu'une compassion terrible, une compréhension qui le dénudait plus sûrement qu'une lame.

Il s'approcha, les pas lourds. « Je... je cherchais un peu d'air, » dit-il, la phrase lui semblant d'une puérité grotesque.

Elle inclina légèrement la tête. « L'air des jardins est souvent plus pur. Moins chargé de... non-dits. » Elle fit un geste vague vers l'espace à côté d'elle sur le banc. Une invitation silencieuse.

Il s'assit, non pas à distance royale, mais à une proximité qui lui fit sentir la chaleur de son corps, capturer une note ténue de son parfum – du cuir, de l'acier froid, et une herbe sauvage, amère et propre.

« Vous semblez porter le monde ce soir, Sire, » observa-t-elle doucement, sans le regarder, fixant à nouveau la fontaine.

Un rire bref, amer, lui échappa. « Le monde ? Non. Seulement les ruines de mon propre royaume intérieur. » Les mots lui vinrent d'eux-mêmes, jaillissant de la faille qu'elle avait ouverte en lui. « Il est plus facile de conduire des milliers d'hommes à la bataille que de traverser une salle à manger sans déclencher une guerre. »

Elle resta silencieuse un long moment. « Le devoir est une armure, Cyrus, » dit-elle finalement, utilisant son prénom pour la première fois, et le son en était une caresse, une brûlure. « Elle nous protège, mais elle nous isole aussi. Parfois, elle se soude à la peau. Et on oublie la sensation du vent, du soleil... du simple contact. »

Il ferma les yeux. Ses paroles étaient un baume et un poison. Elles nommaient sa douleur, la légitimaient, mais en même temps, elles rendaient le retour à sa cage dorée encore plus inconcevable.

« Comment faites-vous, Elicia ? » demanda-t-il, la voix brisée. « Pour porter votre armure sans qu'elle ne vous écrase ? »

Elle se tourna vers lui, et il vit dans ses yeux une profondeur d'océan, des abîmes de souvenirs et de luttes qu'il ne pouvait qu'imaginer. « Je me souviens, » murmura-t-elle, « que sous l'acier, il y a un cœur qui bat. Et que ce cœur, parfois, a besoin de plus que de devoir pour continuer. Il a besoin de... connexion. D'un regard qui voit l'être, pas le symbole. »

Leurs regards restèrent accrochés. Le monde autour d'eux, le murmure de l'eau, le parfum des roses, la lueur fantomatique, sembla s'estomper, se dissoudre. Il n'y avait plus que l'espace vibrant entre eux, chargé d'une électricité primitive, dangereuse et irrésistible. Cyrus sentit une envie folle, dévorante, de tendre la main, d'effleurer la cicatrice sur sa tempe, de sentir sous ses doigts la réalité de cette femme qui comprenait l'enfer dans lequel il vivait.

« Elicia... » commença-t-il, le mot une supplique, une confession.

Mais elle détourna les yeux, brusquement, comme si elle venait de se rappeler à

l'ordre. Elle se leva, l'élan gracieux brisant le sortilège. « Il se fait tard, » dit-elle, sa voix retrouvant une distance, une retenue professionnelle, mais empreinte d'une tension nouvelle. « Demain, les unités légères partent en reconnaissance. Le devoir, lui, n'attend pas. »

Elle s'inclina légèrement, un mouvement qui était à la fois une révérence et une retraite.

« Bonne nuit, Votre Majesté. »

Et elle partit, sa silhouette s'enfonçant dans les ombres des haies, disparaissant comme un rêve au réveil.

Cyrus resta seul sur le banc de pierre, glacé jusqu'à l'âme. La chaleur de sa présence s'était envolée, laissant derrière elle un vide plus profond, plus désespéré que tout ce qu'il avait connu. Les mots d'Agatha résonnaient dans son crâne : *pathétique*.

Peut-être l'était-il. Car en cet instant, il le savait, avec une certitude qui le terrassait : ce qu'il ressentait pour Elicia Kealenn n'était pas de la simple gratitude, ni de l'admiration professionnelle. C'était un désir aigu, un besoin criant, la première lueur d'un sentiment interdit qui menaçait de consumer les restes de son devoir, de son mariage, de son royaume.

Il était le roi de Ravernglén. Et il venait de découvrir, dans le jardin de son propre palais, une faille en lui si profonde, si douce, qu'elle pouvait bien être son tombeau.

## Chapitre 4

La cour d'entraînement, sous le soleil cru de midi, était un four de poussière et de métal chauffé à blanc. L'air vibrait du choc des armes, du grognement des hommes, de l'odeur âcre de la sueur et du cuir brûlant. Elicia Kealenn était au centre de ce chaos, un point de calme et de précision absolus. Sa cuirasse, frappée du soleil, irradiait une chaleur palpable, mais son visage, sous la fine pellicule de poussière dorée, restait d'un calme de glacier. Ses mains, gantées de cuir noir usé aux jointures, corrigeaient, ajustaient, redirigeaient les postures des soldats avec une économie de gestes qui parlait d'une maîtrise intérieure totale. Elle était l'épée, le fourreau, et la main qui les maniait. Un instrument parfait.

C'est alors qu'il apparut, glissant comme une ombre entre les rayons de soleil et les tourbillons de poussière. Un jeune serviteur, le visage encore lisse d'une adolescence à peine finie, les yeux baissés dans une révérence qui frisait la terreur. Il portait la livrée des appartements privés de la reine – un bleu profond, presque noir, brodé de fils d'argent si fins qu'ils ne scintillaient que lorsqu'on bougeait. « Capitaine Kealenn, » souffla-t-il, la voix étranglée. « Sa Majesté la Reine demande votre présence. Immédiatement. Dans ses appartements. »

Elicia ne cessa pas son mouvement, achevant la correction d'un bras tendu avec une pression légère mais inflexible. Elle tourna simplement la tête, et ses yeux bleus, d'une clarté presque douloureuse sous la lumière crue, se posèrent sur le jeune homme. Aucune surprise. Seule une vigilance accrue, comme celle d'un animal flairant un changement subtil dans le vent. « La Reine, » répéta-t-elle, sa voix neutre, détachée du tumulte ambiant. « A-t-elle indiqué la raison de cette requête ? » Le serviteur secoua la tête, un mouvement nerveux. « Non, Capitaine. Seulement... votre présence. Immédiatement. » L'insistance sur le dernier mot était un filet de glace dans l'air brûlant. Elicia hocha lentement la tête. Elle ôta ses gantelets, les tapotant l'un contre l'autre, libérant un petit nuage de poussière. C'était un geste délibéré, un instant pris pour recentrer l'esprit, pour passer de la stratégie martiale à celle, plus dangereuse, des cours. Elle suivit le jeune homme, quittant le champ de bataille connu pour un autre, bien plus obscur.

Les appartements de la Reine Agatha Lylandis ne sentaient pas la rose, ni la cire d'abeille, ni aucun des parfums habituels des dames de la cour. Ils sentaient le parchemin ancien, l'encre froide, et une

essence rare, capiteuse et amère, qui rappelait les fleurs de nuit des serres tropicales – la fleur de l’oubli, disait-on, dont le parfum pouvait étourdir à haute dose. La lumière qui filtrait à travers les vitraux hauts et étroits était tamisée, teintée de bleus et de pourpres sombres, projetant sur les tapis persans d’immenses taches colorées qui ressemblaient à des flaques de sang et de vin vieux.

Agatha ne se tenait pas assise. Elle était debout devant la plus grande de ces fenêtres, une silhouette découpée en noir sur le kaléidoscope de couleurs. Elle portait une robe d’un gris perle si pâle qu’il frôlait le blanc, mais la coupe en était sévère, architecturale, soulignant la maigreur élégante de son corps, la longueur de son cou, la pâleur presque spectrale de sa peau. Ses cheveux, d’un argent si pur qu’ils semblaient absorber la faible lumière, étaient relevés en un chignon complexe maintenu par des épingles d’os ou d’ivoire pâle, ressemblant à de petits fémurs. Elle ne se retourna pas lorsque Elicia entra. Sa voix, lorsqu’elle parla, fut d’abord un murmure qui semblait venir des vitraux eux-mêmes.

« Capitaine Kealenn. Enfin. »

Elicia s’arrêta à distance respectueuse, les mains jointes derrière le dos, dans une

position d'attente militaire parfaite. « Votre Majesté. Vous m'avez fait demander. »

Un silence s'étira, pesant, chargé de l'évaluation muette qui se jouait. Puis, Agatha se tourna. Lentement. Comme une statue pivotant sur son piédestal. Son visage était un masque de beauté froide, parfait, mais ses yeux... Ses yeux gris, de la couleur de la cendre et de la glace fondue, fixèrent Elicia avec une intensité qui n'avait rien d'humain. C'était le regard d'un collectionneur examinant un insecte rare et potentiellement venimeux.

« Oui, » dit-elle, le mot tombant comme une goutte d'eau dans un puits sans fond. « Je souhaitais faire votre connaissance. De plus près. Votre nom... *Kealenn*... résonne désormais dans les couloirs de mon palais avec une insistance presque... déplacée. On dirait qu'en peu de temps, vous êtes devenue un rouage... *central* dans la mécanique de Ravernglen. »

Elicia inclina légèrement la tête. « Je ne suis qu'un outil, Votre Majesté. Envoyé par le Commandeur Morgen pour affûter les défenses du royaume contre une menace précise. Rien de plus. »

« Un outil. » Agatha répéta le mot en le faisant tourner dans sa bouche comme un bonbon au goût douteux. Elle fit quelques pas, silencieuse sur l'épaisse moquette. La robe glissait sans un bruit. « Les outils,

capitaine, ont une fonction. Et une fois cette fonction accomplie... on les range. On les remise. On les oublie. »

Elle s'arrêta face à Elicia, à une distance qui aurait été irrespectueuse pour une simple capitaine, mais qui, dans cette pièce close, prenait des allures de confrontation. Elicia pouvait sentir son parfum lourd, enivrant, et dessous, une odeur plus subtile, métallique, comme celle de l'acier frotté à la pierre ponce.

« Je me permets de vous informer, Capitaine Kealenn, que votre fonction ici est accomplie, » déclara Agatha, sa voix devenue tranchante comme une lame de rasoir. « Les premières mesures sont en place. Votre expertise a été... notée. Il est temps pour vous de reprendre votre place au sein de la noble Croisade d'Argent. Wilhem Morgen saura vous trouver d'autres... défis à aiguiser. »

Le piège se refermait, poli, implacable. Elicia ne broncha pas. Ses yeux bleus, d'une clarté qui semblait percer les ombres de la pièce, soutinrent le regard gris de la reine. « Avec tout le respect que je vous dois, Votre Majesté, » dit-elle, et sa voix était ferme, sans insolence, mais sans une once de soumission, « je suis ici sous les ordres directs du Commandeur Morgen. Mon mandat, sa durée, mes objectifs finaux, relèvent de son autorité seule. C'est à lui

que je rendrai des comptes, et c'est lui qui décidera de mon départ. Pas moi. »  
L'espace d'un instant, quelque chose fêla le masque de porcelaine. Une contraction infime au coin de la bouche, un durcissement presque imperceptible des yeux. De la colère. Une colère froide, patiente, et mortelle. « Vous refusez donc, » chuchota Agatha, « un ordre de votre souveraine ? »

« Je ne refuse rien, Madame, » rectifia Elicia avec la même calme précision. « Je constate une hiérarchie des commandements. Je suis une Lame de la Croisade. Ma loyauté première est à son Commandeur, et à la mission qu'il m'a confiée. Tant que cette mission n'est pas achevée à ses yeux, mon devoir est de rester. »

Le silence qui suivit était plus éloquent qu'un cri. Il était chargé de toute la haine rentrée, de toute la frustration d'une reine qui voyait une intruse, une femme d'action et de liberté, menacer l'équilibre précaire de sa prison dorée. Agatha recula d'un pas, son regard devenant lointain, calculateur.

« Très bien, » murmura-t-elle enfin, un sourire étroit, sans chaleur, étirant ses lèvres pâles. « Si c'est ainsi que vous voyez les choses, je m'en remettrai à la sagesse du Commandeur Morgen. Une missive partira dès aujourd'hui pour lui exprimer... mes *préoccupations* quant à la prolongation

inutile de votre séjour. Et à l'ambiguïté...  
croissante... de votre rôle ici. »

Le mot « ambiguïté » fut lancé comme un  
dard empoisonné. Elicia comprit alors la  
véritable nature de l'attaque. Ce n'était pas  
son efficacité qui dérangeait Agatha. C'était  
sa présence. Sa proximité avec Cyrus.  
L'ombre qu'elle projetait sur le vide béant de  
leur mariage.

« Wilhem Morgen pèse toujours ses  
décisions avec la plus grande rigueur, »  
répondit Elicia, s'inclinant juste assez pour  
marquer la fin de l'entrevue sans capituler.

« Je suis certaine qu'il prendra en compte  
tous les paramètres. Si vous m'excuserez,  
Votre Majesté, mes hommes m'attendent. »

Elle tourna les talons et quitta la pièce,  
sentant le poids du regard d'Agatha lui  
transpercer le dos jusqu'à ce que la lourde  
porte de chêne se referme derrière elle.  
Dans le couloir plus frais, elle s'arrêta un  
instant, fermant les yeux. Ce n'était pas la  
peur qu'elle ressentait, mais une alerte  
aiguë, le sentiment d'avoir mis le pied dans  
un piège à ours dont les mâchoires venaient  
de se refermer dans l'air, tout près. La  
guerre contre les pillards était une chose. La  
guerre dans l'ombre des appartements  
royaux en était une autre, bien plus  
dangereuse.

Le duel n'avait pas été planifié. Il était né de la tension accumulée, du besoin viscéral de Cyrus de retrouver un terrain franc, une vérité simple qui se mesurait à la force du bras et au choc de l'acier. Il avait trouvé Elicia sur le terrain, affûtant seule ses techniques, un spectacle de grâce et de puissance qui l'avait hypnotisé.

« Montrez-moi, » avait-il dit, sa voix un peu rauque, en ramassant une épée d'entraînement. « Montrez-moi la lame que Wilhem a forgée. »

Et elle avait accepté. Sans un mot. Juste un hochement de tête, ses yeux bleus s'allumant d'un défi sombre.

Ce qui suivit n'était pas un simple entraînement. C'était un dialogue. Un langage archaïque et pur fait de tension musculaire, d'équilibre rompu et rétabli, de feintes et de contre-feintes. Cyrus, avec sa puissance de colosse, était la montagne. Elicia, avec sa fluidité de serpent et sa rapidité d'éclair, était la tempête. Leurs lames de bois claquaient, crépitaient, hurlaient presque dans l'air lourd de l'après-midi.

Cyrus sentait la sueur couler dans son dos, brûler ses yeux. Il poussait, pressait, utilisant son poids, son expérience. Mais à chaque fois, elle était ailleurs. Elle glissait, pivotait, utilisait sa propre force contre lui. Elle n'était pas seulement rapide ; elle était

*prévisible* dans son imprévisibilité. Elle lisait son intention dans le frémissement d'un muscle de son épaule, dans le transfert de poids de sa jambe avant. Chaque coup qu'il portait semblait frapper l'ombre d'où elle venait de s'extraire.

Et en la pourchassant, en luttant contre ce fantôme d'acier et de volonté, il la voyait. Vraiment. La fine cicarre sur son sourcil qui luisait de sueur. L'éclat sauvage et concentré dans ses yeux, un bleu devenu presque noir dans l'effort. La courbe de son cou tendu, les tendons saillants comme des cordes d'arc. Elle était belle. D'une beauté terrible, guerrière, qui n'avait rien à voir avec la froide perfection d'Agatha. C'était une beauté qui vivait, qui respirait, qui suait, qui *luttait*.

Le climax fut un choc parfait, les gardes de leurs épées de bois verrouillées, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre. Il pouvait sentir son souffle chaud et rapide, voir les minuscules éclats d'or dans l'iris bleu marine. Sa propre respiration était un grondement dans sa poitrine. Une onde de chaleur, qui n'avait rien à voir avec l'effort physique, l'envahit. C'était plus qu'une attirance. C'était une reconnaissance. Une évidence.

Ils se séparèrent d'un commun accord, pantelants. Un sourire, rare et vrai, fendit le visage austère de Cyrus. « Match nul, »

gronda-t-il, et il y avait de l'admiration, du respect, et autre chose encore dans sa voix. Elle essuya son front du revers de son avant-bras, un sourire fugace éclairant son visage. « Vous êtes plus rapide qu'un homme de votre carrure n'a le droit de l'être, Sire. »

Les applaudissements et les murmures admiratifs des soldats les entourèrent, mais pour Cyrus, ils étaient lointains, étouffés. Il ne voyait qu'elle. Il ne sentait que le tremblement dans ses propres mains, causé non par la fatigue, mais par l'intensité de ce qui venait de se passer. Ce duel avait été une confession mutuelle, une communion plus intime que n'importe quelle conversation.

Le rêve. Oh, le rêve.

Il n'était pas né du sommeil, mais de l'épuisement et du désir. Assis dans la salle du conseil, entouré des murmures secs de Greystone et des autres, Cyrus s'était échappé.

Il se voyait, non pas sur le trône, mais dans les jardins ensoleillés. Elicia était là, non en armure, mais dans une robe simple de lin blanc, ses cheveux libres comme une rivière d'or pâle. Elle riait, un son clair et libre qui semblait faire vibrer l'air même. Et autour d'eux, des enfants. Ses enfants. Un garçon aux cheveux de jais et aux yeux bleu acier,

sérieux, tenant une petite épée de bois avec une concentration touchante. Une petite fille, un rayon de soleil incarné, aux boucles blondes et aux yeux rieurs de sa mère, qui poursuivait un papillon imaginaire.

La paix. Elle était palpable, comme une chaleur dans les os, un goût doux sur la langue. Il enlaçait Elicia par la taille, sentait la chaleur de son corps à travers le tissu, respirait le parfum simple de sa peau, de l'herbe et du soleil. Elle se blottissait contre lui, et son cœur, à lui, se gonflait d'une joie si parfaite qu'elle en était douloureuse.

« Tu es heureux, » murmurait-elle, et ses yeux reflétaient le ciel sans nuages.

« Je suis vivant, » répondait-il, et c'était la vérité la plus profonde qu'il ait jamais connue.

Puis l'ombre était tombée. Non du ciel, mais de la terrasse. Froide, longue, dévorant la lumière. Agatha était apparue, vêtue non d'une robe, mais d'un suaire de deuil, d'un noir qui absorbait tout. Son visage n'était plus beau. Il était une médaille de marbre froid, ses yeux des trous sans fond.

« Cyrus, » avait dit la statue, et sa voix était le grincement de la pierre sur la pierre. « Tu oublies. Tu appartiens à la pierre. À la couronne. À la lignée. Pas à l'herbe. Pas au soleil. Pas à *elle*. »

Il avait voulu crier, protester, mais sa voix s'était éteinte. Il avait voulu serrer Elicia

plus fort, mais ses bras étaient devenus de plomb. Et il avait regardé, horrifié, impuissant, tandis qu'un vent glacial, sentant le parchemin et l'encre, s'était levé. Il avait arraché Elicia à ses bras, avait emporté les enfants dans un tourbillon de feuilles mortes et de poussière. Leurs rires s'étaient transformés en cris étouffés, puis en silence.

Agatha, seule face à lui, avait avancé. « Tu es un roi, » avait-elle répété, et chaque mot était un clou enfoncé dans sa chair. « Ton bonheur est un luxe que le royaume ne peut se permettre. Ton devoir est ta seule épouse. Ta seule progéniture est la stabilité que tu dois engendrer. Tout le reste... est trahison. »

Il s'était réveillé en sursaut, le cœur battant à se rompre, la poitrine inondée d'une transpiration glacée. L'aube grisâtre filtrait à travers les rideaux. À ses côtés, Agatha dormait. Son profil, dans la pénombre, était celui de la statue de son cauchemar. Paix factice. Beauté morte.

Une répulsion physique, violente, le submergea. L'idée de la toucher, de partager à nouveau ce lit, cette couverture, cet air, lui soulevait le cœur. Elle n'était plus une épouse, une alliée, ni même un ennemi digne de ce nom. Elle était un tombeau. Un mausolée vivant dans lequel on l'avait enfermé.

Il se leva, silencieux comme un voleur dans sa propre chambre, et se dirigea vers la fenêtre. La cité de Ravern Glen s'étendait, grise et endormie. Mais dans son esprit, il ne voyait plus les tours, les remparts, les devoirs. Il voyait le jardin du rêve. Il voyait les yeux bleus d'Elicia, pleins de vie et de compréhension. Il entendait ses paroles dans le jardin réel, la nuit précédente : « *Personne ne mérite de vivre sans amour. Pas même un roi.* »

Le voile se déchira. La culpabilité, la peur des conséquences, le poids écrasant de la « chose à faire »... tout cela sembla se dissoudre dans la lumière naissante, révélant une vérité nue, simple et terrible. Il n'aimait pas Agatha. Il ne l'avait jamais aimée. Il la détestait, pour ce qu'elle représentait, pour la prison qu'elle était, pour la stérilité qu'elle incarnait, dans tous les sens du terme.

Et il aimait Elicia Kealenn.

Ce n'était pas une attirance passagère, ni l'admiration pour un soldat compétent. C'était un amour profond, viscéral, né du désespoir partagé, de la reconnaissance de soi dans l'autre, du désir fou d'une vie différente. Elle était la promesse de tout ce qui lui avait été refusé : la passion, la complicité, la famille, le *bonheur*.

Le rêve ne lui avait pas montré un fantasme. Il lui avait montré un possible. Et

le cauchemar qui avait suivi lui avait montré le prix de son renoncement.

Cyrus posa son front contre la vitre froide.

Le roi, le guerrier, le mari défaillant... tous ces personnages semblaient s'éloigner, devenir des costumes trop grands, trop lourds. Il n'était plus que Cyrus. Un homme. Un homme qui venait de comprendre qu'il était sur le point de se perdre à jamais s'il ne saisissait pas, d'une main ferme, la seule lumière qui brillait dans ses ténèbres.

La décision ne fut pas prise dans un élan dramatique. Elle coula en lui, lente, irréversible, comme du métal en fusion se solidifiant dans un moule nouveau. Il ne savait pas comment. Il ne savait pas quand. Il savait seulement le *quoi*.

Il allait se libérer. Il allait la gagner, Elicia.

Et il allait, d'une manière ou d'une autre, briser les chaînes qui le liaient à cette femme endormie dans le lit derrière lui, et à la vie morte qu'elle représentait.

Le jour se levait sur Ravern Glen. Et pour la première fois depuis des années, Cyrus Lylandis sentit, sous la terreur et l'immensité de ce qu'il projetait, une lueur d'espoir, sauvage et interdit, brûler dans sa poitrine.

## Chapitre 5

Les jours à Ravern Glen avaient pris une texture nouvelle, une qualité de rêve éveillé où chaque moment était à la fois éblouissant et dangereux. Pour Cyrus, le monde s'était divisé en deux réalités : celle, grise et pesante, des audiences, des conseils, des parchemins administratifs ; et celle, vibrante, dorée, où existait Elicia Kealenn. Ce matin-là, il se tenait à l'ombre d'un vieux chêne dont les racines noueuses semblaient vouloir étreindre les pierres de la cour d'entraînement. L'air sentait l'herbe foulée, la sueur aigre, et cette odeur métallique de l'acier frappé qui lui était plus familière que tout parfum de cour. Mais ses sens n'étaient accaparés que par une seule chose : elle. Elicia, au centre de l'arène de terre battue, était une symphonie de mouvement contenu. Elle ne donnait pas d'ordre ; elle *incarnait* l'ordre. Son armure légère, un simple plastron et des brassards d'acier brun, épousait chaque courbe de son corps avec une fidélité obscène, soulignant la puissance de ses cuisses, la fermeté de sa taille, la longue ligne de son dos lorsqu'elle se penchait pour corriger la posture d'un soldat. Ses cheveux, d'un blond si pâle qu'il capturerait toute la lumière du matin, étaient tressés et noués à la nuque, mais quelques mèches rebelles s'échappaient, collées par la

transpiration à son cou et à ses tempes. Et ce cou... long, tendu, parcouru de tendons fins comme des cordes d'instrument, il était d'une vulnérabilité bouleversante sur ce corps de guerrière.

Sa voix, lorsqu'elle expliquait une feinte, n'était pas celle d'un commandant qui harangue, mais celle d'un maître qui initie. Claire, précise, modulée. Elle parlait des pieds, des hanches, du regard. « L'intention naît dans l'œil, » disait-elle, et ses propres yeux, d'un bleu qui semblait puiser dans la profondeur d'un lac de montagne, balayaient les visages des hommes, les forçant à une concentration presque religieuse. « Votre adversaire la lira avant même que votre épaule ne bouge. Trompez votre propre regard, et vous tromperez le sien. »

Cyrus sentit un frisson lui parcourir l'échine. Ce n'était pas seulement de la stratégie martiale ; c'était de la poésie. De la métaphysique appliquée à l'art de tuer. Et elle en était la prêtresse. Il la regarda exécuter une série de passes, son épée n'étant plus un outil de métal mais le prolongement de sa volonté, une ligne fluide et mortelle dans l'air matinal. Chaque rotation de son poignet, chaque transfert de poids de son corps, était d'une grâce absolue, terrible.

« Elle est... une révélation, » murmura-t-il, les mots lui échappant comme un souffle

volé, trop bas pour être entendu par le conseiller poussiéreux qui l'accompagnait. Mais en lui, la vérité éclata, fulgurante et incontournable, avec la force d'une lame qui transperce une armure rouillée. Ce n'était pas de l'admiration. Ce n'était pas de l'attirance, même si son corps réagissait à sa vue avec une intensité presque douloureuse. C'était de l'amour. Un amour profond, viscéral, qui s'était enraciné dans la terre aride de son âme et y avait fleuri, monstrueux et magnifique, comme ces roses noires des serres interdites. *Moi, Cyrus Lylandis, roi par le sang et par l'épée, je suis amoureux. Et cet amour est mon péché, ma folie, et la seule vérité qui me reste.*

La nuit était une complice veloutée. Les jardins royaux, baignés d'une lune pleine et laiteuse, étaient un paysage d'argent et d'ombres profondes. Les parfums des fleurs nocturnes – jasmin, chèvrefeuille, et cette rose sombre au parfum entêtant – formaient un nuage enivrant, un philtre naturel qui attaquait les défenses de la raison. Cyrus l'y trouva, comme il savait, au fond de lui, qu'il la trouverait. Debout près du bassin aux nénuphars, elle regardait non l'eau, mais le reflet de la lune à sa surface, un disque d'argent tremblant comme un cœur battant.

« Capitaine, » dit-il, et sa voix, même chuchotée, sembla trop forte, trop réelle dans ce décor de rêve.

Elle tourna la tête. Pas de surprise. Seule une lueur dans ses yeux bleus, un éclat qui disait qu'elle l'avait senti approcher, qu'elle l'attendait peut-être. « Sire. L'insomnie est-elle aussi un devoir royal ? »

Ils parlèrent. Des étoiles, des légendes anciennes attachées aux constellations, de la qualité particulière du silence à cette heure. Des mots anodins qui étaient des ponts jetés au-dessus d'un abysse de choses non dites. Cyrus écoutait le timbre de sa voix, regardait la lumière lunaire jouer sur la cicatrice argentée de sa tempe, sur la courbe de sa lèvre. Il voulait tout lui dire.

Déverser le torrent de sentiments qui menaçait de le submerger. Mais les mots se coagulaient dans sa gorge, empoisonnés par la conscience aiguë des obstacles : Agatha, le trône, le regard de tout un royaume. Et cette question qui le rongait, plus cinglante qu'une lame : *Que ressent-elle ? Vois-je seulement ce que je désire voir ?*

De retour dans la froideur de ses appartements, devant les braises mourantes de l'âtre, la solitude fut un géant qui l'écrasa de tout son poids. L'amour, une fois nommé, n'était plus un doux secret ; c'était une bête affamée en cage. Il devait agir. Non en roi, mais en homme. En prétendant.

Son plan se forma, non pas dans un éclair de génie, mais comme une stratégie de siège. L'approche lente. L'investissement patient. Des attentions qui pourraient passer pour de la courtoisie royale, mais qui, pour un cœur averti, seraient des signaux. Des regards tenus une seconde de trop. Une question personnelle glissée parmi les ordres. Une présence recherchée dans les espaces neutres du château. Une cour discrète, presque invisible, mais dont chaque pierre serait posée avec l'intention dévorante de construire un pont vers elle. Mais sous cette résolution, une peur sourde, animale, grondait. Le risque de tout perdre. Son trône, son honneur, sa paix déjà fragile. Et pire que tout : le risque de la voir reculer, horrifiée ou indifférente, laissant derrière elle un désert bien plus aride que celui qu'il habitait avant.

Le lendemain, il mit son plan à exécution. Sur le terrain, il s'approcha alors qu'elle corrigeait un jeune soldat au visage poupin et aux mains tremblantes. « Capitaine Kealenn, » lança-t-il, forçant un sourire détaché, « pensez-vous que même un vieux roi rouillé pourrait bénéficier de vos lumières ? »

Elle leva les yeux, et dans son regard bleu, il crut voir passer une ombre de... amusement ? De curiosité ? « Je doute qu'il y ait de la

rouille là où votre épée frappe, Sire. Mais un œil neuf peut parfois voir ce que l'habitude masque. »

Il prit une garde, exagérant peut-être légèrement une raideur. Elle s'approcha. Le monde se réduisit à l'espace entre eux. Il sentit d'abord la chaleur de son corps avant même qu'elle ne le touche. Puis ses doigts, fins mais incroyablement forts, se posèrent sur les siens pour ajuster leur prise sur la garde. Le contact fut une décharge électrique qui lui parcourut tout le bras, remonta le long de sa colonne vertébrale, s'installa en un nœud brûlant dans sa poitrine. Il retint son souffle. Le cuir de ses gants était usé, doux. Sa peau, là où elle dépassait, était étonnamment fraîche.

« Ici, » murmura-t-elle, et son souffle effleura sa joue. Une senteur de savon à l'herbe amère et de métal propre. « Une pression plus égale. La lame devient une extension de l'avant-bras, non un poids séparé. »

Il ne pouvait articuler un mot. Il se contenta de hocher la tête, ses yeux fixant le profil de son visage, la poussière dorée sur ses cils, le battement rapide d'une veine à sa tempe. Elle recula, rompant le sortilège, et il dut lutter contre l'envie folle de saisir sa main, de la retenir.

Plus tard, dans un couloir frais et sombre, il la « croisa » alors qu'elle revenait d'une

réunion. « Capitaine, » dit-il en ralentissant son pas pour marcher à ses côtés. Un frisson de culpabilité le traversa – ce calcul, cette mise en scène – mais il l'étouffa.

« Votre Majesté ? » Elle s'arrêta, l'interrogeant du regard.

« Rien d'urgent, » assura-t-il, gardant sa voix basse, confidentielle. « Je voulais seulement m'assurer que vous ne vous épuisiez pas à la tâche. Ravernghen est exigeant, même pour ses plus solides défenseurs. »

Une lueur de surprise, puis de méfiance, passa dans ses yeux. Elle était trop fine, trop habituée à lire les intentions, pour ne pas sentir que cette sollicitude dépassait le cadre protocolaire. « Je fais mon devoir, Sire. Mais je vous remercie de cette... attention. »

Il insista, risquant un peu plus. « Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit – pas seulement pour la garnison, pour vous – ma porte est ouverte. Vous n'êtes pas une simple soldate ici, Elicia. Vous faites partie de la maison. » Il avait utilisé son prénom. Subtilement. Un cadeau empoisonné, un test.

Elle le dévisagea, et il vit un tumulte derrière son calme habituel. De la confusion, de l'émoi, peut-être un début de compréhension. « Merci, Cyrus, » répondit-elle enfin, utilisant à son tour son prénom,

mais avec une retenue qui pouvait tout aussi bien être de la prudence que de l'embarras. Puis elle s'éclipsa, laissant derrière elle un sillage de questions et le parfum entêtant de son propre trouble.

C'est dans le bureau froid et parfait d'Agatha que le contre-jeu se mit en place. Assise à son secrétaire d'ébène, elle tenait une plume d'oie dont la pointe fine et dure semblait faite pour tracer non des lettres, mais des incisions. La lumière des bougies faisait danser des ombres démoniaques sur les murs tapissés de soie bleu nuit. Son visage, dans la pénombre, était un masque de marbre pâle, mais ses yeux gris brillaient d'une lueur intérieure, froide et déterminée. Elle écrivit à Wilhem Morgen. Les mots coulaient, polis, empoisonnés. Elle louait l'efficacité de sa « *Lame* », suggérait avec une douceur mortelle que son travail était *achevé*, que sa présence prolongée pourrait *causer des tensions*. Chaque phrase était un piège recouvert de velours. « Son approche, parfois intrusive, dans nos affaires royales... » Elle sourit, un rictus sans joie, en traçant ces mots. *Intrusive*. Oui. Elicia Kealenn s'était introduite partout. Dans les conseils. Dans les cours. Dans l'esprit de son mari. Une fois la lettre scellée du sceau royal – un lion écrasant une rose – elle convoqua un messager. « Que cela parte sans délai. La

route est longue jusqu'aux avant-postes de la Croisade. Je veux une réponse avant la prochaine lune. »

Restée seule, elle se leva et se mit à arpenter la pièce. Sa robe de chambre en soie noire bruissait, un son de serpent dans l'herbe sèche. La jalousie n'était pas une émotion chaude en elle ; c'était un cristal qui grandissait dans sa poitrine, tranchant, froid, déformant tout ce qu'il touchait.

« Une capitaine, » cracha-t-elle vers le miroir où son reflet la regardait, pâle et cruelle. « Une femme qui se croit l'égale des hommes parce qu'elle porte une cotte de mailles et sait faire claquer une épée. Elle croit pouvoir comprendre son fardeau ? Son isolement ? » Elle rit, un son bref et sec. « Elle ne comprend rien. Elle n'est qu'un divertissement. Une nouveauté. Une bête de combat bien dressée. »

Mais au fond d'elle, une petite voix, hideusement lucide, chuchotait autre chose. Elle avait vu le regard de Cyrus sur cette femme. Ce n'était pas le regard qu'il avait jamais posé sur elle. C'était un regard qui *voyait*. Qui désirait. Qui... aimait peut-être. Et cette possibilité était une agonie bien pire que la colère. C'était la nécrose de son statut, de sa seule raison d'être : être l'épouse du roi, la future mère de l'héritier, le pilier immobile à ses côtés. Si cet homme, ce roi qu'elle possédait par le droit et le

devoir, lui échappait pour une âme guerrière aux yeux de lac...

Non. Elle écrasa la pensée. « Tu n'auras rien, petite soldate, » murmura-t-elle à l'intention du fantôme d'Elicia. « Je suis la pierre. Tu n'es que l'eau qui ruisselle et s'évapore. Et je ferai en sorte que tu t'évapores plus vite que prévu. »

Pour Elicia, le château était devenu un labyrinthe où chaque tournant pouvait révéler un piège ou une tentation. La froide hostilité d'Agatha, palpable comme un courant d'air glacial, la confrontait à la chaleur troublante, grandissante, que provoquait en elle la présence de Cyrus. Cette nuit-là, n'y tenant plus, elle avait cherché refuge dans le seul langage qu'elle maîtrisait parfaitement : celui du corps. Sur le terrain d'entraînement désert, sous la lune spectrale, elle s'était livrée à un combat acharné contre des adversaires imaginaires, essayant de frapper au corps l'agitation de son esprit, la douce brûlure de ses pensées interdites.

« Cyrus, » avait-elle murmuré dans le silence, et le son de son nom, prononcé à voix haute dans la nuit, l'avait fait frémir comme une profanation.

C'est alors qu'il était apparu. Comme une matérialisation de son propre désir. Il était là, à la lisière de la lumière lunaire, vêtu

d'une simple tunique qui soulignait la largeur de ses épaules, une épée d'entraînement négligemment tenue à la main. « Une guerrière qui s'entraîne seule au milieu de la nuit... » avait-il dit, et sa voix grave avait semblé caresser l'air entre eux. « Voilà un spectacle qui mérite un public. » Le duel qui s'ensuivit ne fut pas un jeu. Ce fut une conversation brutale, passionnée. Leurs lames claquaient, crépitaient, hurlaient leurs frustrations et leurs désirs muets. Cyrus combattait avec une force farouche, mais aujourd'hui mêlée d'une fébrilité nouvelle. Elicia répondait par une agressivité inhabituelle, chaque parade, chaque attaque étant une réponse aux mots non-dits, aux regards échangés, à la tension qui les enlaçait depuis des jours. Et puis ce fut la chute. Un enchevêtrement de pieds, un déséquilibre partagé. Ils s'écroulèrent lourdement sur la terre froide et poussiéreuse. Le temps se figea, suspendu au souffle coupé de la surprise. Cyrus se trouvait au-dessus d'elle, son poids l'écrasant doucement, la chaleur de son corps traversant leurs vêtements. Leurs visages n'étaient séparés que par quelques centimètres d'air vibrant. Dans ses yeux bleus acier, Elicia vit l'orage intérieur, la lutte, puis l'abandon. Il ne luttait plus. Il regardait. Il voyait. Et dans ce

regard, elle lut tout ce qu'elle avait osé espérer, et tout ce qu'elle redoutait. « Elicia... » Son nom, dans sa bouche, n'était plus un titre. C'était une prière. Une confession.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Ses lèvres s'abattirent sur les siennes. Le premier baiser ne fut pas doux. Il fut une explosion. La culmination de toutes les tensions, de tous les regards volés, de toutes les paroles retenues. C'était le goût de la poussière et de la sueur, le goût métallique du danger, et sous tout cela, un goût plus profond, plus essentiel : celui de lui. De Cyrus. De sa bouche ferme et avide, de son souffle chaud mêlé au sien. Elle répondit avec une ardeur qui la surprit elle-même, ses doigts s'agrippant à ses épaules, à la toile rude de sa tunique, l'attirant plus près encore, comme si elle pouvait l'absorber, fusionné avec lui pour échapper au monde extérieur.

Quand ils se séparèrent, haletants, le monde autour d'eux avait changé. Il n'était plus le même. Le château, la couronne, Agatha... tout cela semblait appartenir à un univers parallèle, lointain et irréel. Il n'y avait que ce carré de terre sous la lune, la chaleur de leurs corps entremêlés, et la vérité brûlante de ce baiser.

« Je... » Cyrus chercha ses mots, ses yeux noyés dans les siens. « Je ne peux plus faire semblant. Je ne veux plus. Tu es... tout. » Les larmes lui montèrent aux yeux, non des larmes de tristesse, mais de libération. Elle posa une main sur sa joue, sentant la rugosité de sa barbe naissante sous ses doigts. « Moi aussi, » murmura-t-elle, la voix brisée par l'émotion. « Cyrus... moi aussi. »

Il l'aïda à se relever, mais ne lâcha pas sa main. Ils restèrent debout face à face, les doigts entrelacés, leurs fronts presque touchants. Le pacte était scellé. Dans le secret de la nuit, sur le terrain de leurs victoires martiales, ils venaient de déclarer une guerre bien plus dangereuse : celle pour leur propre cœur. Et ils savaient tous deux, au fond d'eux, que cette bataille-là, une fois engagée, ne pouvait connaître de quartier.

## Chapitre 6

La salle du trône de Ravernklen, ce matin-là, était une chambre de résonance pour les échos mornes du devoir. La lumière, filtrant par les hautes verrières aux vitraux épais, se brisait en fragments colorés, rouges sang, bleus mortuaires, ors ternis, qui maculaient la longue table d'ébène et les visages graves des conseillers. L'air sentait la poussière de parchemin, la cire vieillie et cette odeur subtile de pourriture que dégageaient les pierres trop anciennes.

Cyrus était assis à la tête de cette assemblée, mais son esprit n'habitait pas ce corps de roi dans le velours et le brocart. Il flottait quelque part dans la brume dorée du souvenir, sur un terrain d'entraînement nocturne, dans le goût de poussière et de passion partagé d'un baiser. Un sourire, non pas de joie, mais de possession intérieure, de triomphe secret, flottait au coin de ses lèvres, si ténu qu'il était presque imperceptible. Presque.

Lord Greystone, dont la barbe grise semblait avoir aspiré toute la poussière des siècles, interrompit son monotone compte-rendu sur les réserves de grain. Il posa sur le roi un regard aussi perçant et sec qu'une épine. « Votre Majesté ? » Sa voix raclait l'air comme une pierre sur une dalle. « Peut-être souhaiteriez-vous commenter la répartition

des troupes ? Le rapport indique des besoins supplémentaires en cavalerie légère. »

Cyrus battit des paupières, ramené de force dans la pièce. Les visages tournés vers lui étaient des masques d'attente polie, derrière lesquels il devinait la curiosité, l'agacement.

« Oui, bien sûr, » dit-il, la voix légèrement enrouée. Il parcourut des yeux le parchemin qu'on lui tendait sans vraiment le voir. « Cela semble... tout à fait approprié.

Procédez. »

À sa gauche, un frémissement, presque imperceptible. Puis la voix d'Agatha, froide et tranchante comme un éclat de glace, fendit l'air épais. « Approprié ? » Le mot tomba, souligné d'un mépris cinglant. « Est-ce là l'étendue de votre sagesse ce matin, Cyrus ? Peut-être devriez-vous rappeler à votre esprit de daigner habiter cette salle, au lieu de le laisser vagabonder avec cet air niais de jeune fille énamourée. »

Le sourire de Cyrus se figea, puis se transforma en une fine ligne dure. Il tourna lentement la tête vers elle. Elle était assise droite, un spectre de perfection glacée dans une robe d'un bleu si profond qu'il en était noir. Ses mains, d'une pâleur de lys, étaient posées à plat sur la table, immobiles. Seuls ses yeux, gris et sans fond, brûlaient d'un feu froid.

« Ne t'inquiète pas, Agatha, » répondit-il, et sa voix avait retrouvé sa gravité, mais elle

était teintée d'une indifférence nouvelle, plus insultante que la colère. « Tout est sous contrôle. Bien mieux, en vérité, que tu ne pourrais l'imaginer. »

Un silence de mort s'abattit. Les conseillers baissèrent les yeux, étudiant avec une soudaine fascination les veines du bois de la table. La tension n'était plus celle des habituelles escarmouches conjugales, c'était celle d'une lame qui chercherait bientôt la gorge. Agatha ouvrit la bouche pour répliquer, mais Cyrus, d'un geste las de la main, fit signe à Greystone de poursuivre, la reléguant au rang de spectatrice muette et furieuse.

Le déjeuner dans la salle à manger privée fut un cérémonial de silence. La lumière crue de midi inondait la pièce, accusant chaque détail : la nappe de lin trop blanche, l'argenterie trop brillante, le visage d'Agatha, un masque de marbre froid où seuls les yeux vivaient, chargés d'un ressentiment qui avait mûri en haine pure. Cyrus, lui, semblait apaisé. Il mangeait avec une lenteur inhabituelle, savourant non les mets, mais la paix intérieure que lui donnait son secret. Le souvenir d'Elicia était un talisman contre le venin ambiant.

« Tu comptes donc persévérer dans cette mascarade d'insouciance ? » lança Agatha,

posant son couteau avec un bruit qui sonna comme un défi.

Cyrus leva les yeux, y mettant un effort visible. « Quelle mascarade, chère épouse ? Je déjeune. Le soleil brille. Les pillards fuient. En quoi est-ce une prétention ? »

« En ce que tu feins d'ignorer tout ce qui ne va pas ! » siffla-t-elle, se penchant en avant. Les perles de son collier cliquetèrent doucement. « Tu es insupportable. Le royaume tangué, et toi, tu souriais bêtement en conseil comme un valet ayant reçu une pièce. Qu'as-tu, Cyrus ? As-tu finalement perdu l'esprit, ou est-ce simplement ton mépris pour moi qui atteint de tels sommets ? »

Il haussa légèrement les épaules, un geste d'une désinvolture calculée qui la fit blêmir. « Je ne vois pas l'utilité de me ronger les sangs pour le plaisir de paraître concerné. L'inquiétude stérile est le passe-temps des oisifs. Peut-être devrais-tu t'en trouver un plus productif. »

Ses yeux gris s'agrandirent, incrédules, puis se rétrécirent en fentes dangereuses. « Un passe-temps ? Tu oses... »

« Cet après-midi, » l'interrompit-il calmement en se levant, « je m'entraînerai avec la garde. L'exercice clarifie l'esprit. Si l'ennui te tenaille, tu es la bienvenue. » Elle le regarda comme s'il venait de proposer qu'elle aille bêcher les champs. «

M'entraîner ? Avec ces brutes ? » Son rire fut bref, acide. « Seuls les esprits simples trouvent une satisfaction dans la violence simulée. »

Cyrus, arrivé à la porte, se retourna. Le sourire était de retour, mais il n'avait plus rien de rêveur. C'était le sourire d'un homme qui vient de découvrir une faille dans l'armure de son adversaire, et qui en savoure l'amertume. « Alors soit, » dit-il doucement. « Je serai un esprit simple. Mais un esprit simple et heureux. »

Il quitta la pièce sur ces mots, laissant Agatha seule avec le silence et le claquement sec de ses propres dents qu'elle serrait à s'en briser les mâchoires.

Le terrain d'entraînement était son église. Ici, les mensonges tombaient, seuls comptaient la force, la vitesse, la vérité du corps. Et elle, Elicia, était sa prêtresse. Il la vit de loin, en train de démontrer une série de passes rapides, son épée ne formant qu'une ligne argentée dans l'air. Elle était concentrée, mortelle, vivante. Chaque mouvement était une sentence écrite dans l'espace.

Il s'approcha, sentant le regard de quelques soldats sur lui, mais indifférent. « Vous travaillez sans relâche, Capitaine. La perfection est-elle donc un but atteignable ? »

Elle se tourna, essuyant d'un revers de main une goutte de sueur qui brillait à sa tempe, juste à côté de la cicatrice argentée. Ses yeux bleus le rencontrèrent, et il y lut, derrière la réserve professionnelle, un éclat de complicité, de mémoire partagée. « La perfection n'est pas le but, Sire. L'efficacité, oui. Et la vigilance. On ne sait jamais quand le besoin s'en fera sentir. »

Il baissa la voix, se penchant comme pour examiner la lame de son épée. « Parfois, la vigilance doit aussi s'exercer dans l'ombre. Ce soir. Les jardins. Le vieux chêne, là où les buissons sont les plus épais. J'ai... besoin de vous parler. »

Elle ne broncha pas, mais une légère rougeur monta à la base de son cou. Ses doigts se resserrèrent sur la garde de son épée. « Comme vous l'ordonnez, Sire. »  
Ce ne fut pas un ordre. C'était un pacte.

La nuit était une complice active. Elle avait étouffé les bruits du château, enveloppé les jardins d'un manteau de velours bleu-noir piqueté d'étoiles froides. Le vieux chêne était un géant noueux, ses branches basses formant une voûte naturelle, une cathédrale végétale et secrète. L'air était lourd du parfum des jasmins nocturnes, sucré à en être écœurant.

Elicia était déjà là lorsqu'il arriva, une silhouette pâle et immobile adossée au tronc

rugueux. Elle ne portait pas son armure, mais une simple tunique et un pantalon de laine sombre, et ses cheveux libres cascadaient sur ses épaules comme une rivière de métal pâle.

Il n'y eut pas de salutation. Leurs regards se rencontrèrent dans la pénombre, et ce fut assez. Il traversa l'espace qui les séparait, et quand il fut à sa portée, elle tendit la main. Leurs doigts s'enlacèrent, et ce simple contact fut une décharge qui dissout les derniers vestiges de retenue.

Il l'attira à lui, et elle vint sans résistance, son corps épousant le sien avec une familiarité qui parut à la fois miraculeuse et inévitable. Leurs bouches se cherchèrent, et le baiser qui s'ensuivit n'eut rien de la douceur exploratoire de la veille. C'était un acte de possession mutuelle, sauvage, désespéré, assoiffé. C'était la réponse à des mois de solitude, à des années de froid. Le goût d'elle, un mélange de cette herbe amère qu'elle utilisait pour se laver, de peau chaude, de nuit, lui tourna la tête.

« Elicia, » gémit-il contre ses lèvres, ses mains s'enfonçant dans l'épaisseur soyeuse de ses cheveux. « Je ne peux plus... je ne veux plus vivre sans cela. Sans toi. »

Elle répondit par un autre baiser, plus profond, ses mains agrippant les pans de sa tunique comme à une bouée. « Cyrus... » souffla-t-elle quand ils s'écartèrent pour

respirer, leurs fronts joints, leurs souffles mêlés formant un nuage dans l'air frais. « C'est de la folie. Une folie magnifique. » « Alors laissons-nous consumer par elle, » murmura-t-il, et ses lèvres descendirent le long de son cou, sentant le pouls affolé battre sous sa peau.

Ils glissèrent à l'abri des branches les plus basses, dans un creux de terre et de racines que la lune ne pouvait atteindre. Là, dans l'obscurité presque totale, guidés par le toucher et le souffle, ils s'explorèrent. Les vêtements, obstacles dérisoires, furent écartés, poussés, oubliés. La peau contre la peau était une révélation. La sienne, lisse et chaude, parcourue de fines cicatrices anciennes, témoignages silencieux d'une vie de combat. La sienne à lui, marquée de muscles durs et d'anciennes blessures royales, d'une rudesse qui contrastait avec l'infinie douceur de ses caresses.

Il n'y eut pas de hâte, seulement une lenteur voluptueuse, comme s'ils cherchaient à graver chaque sensation, chaque frisson, chaque soupir dans la mémoire de leur chair. Ses mains parcoururent les courbes de son dos, la fermeté de ses hanches, la douceur de ses seins. Elle, de ses doigts de guerrière, traça le relief des muscles de ses épaules, la ligne de sa mâchoire, les cicatrices sur son torse,

comme pour lire l'histoire de l'homme, pas du roi.

Quand ils s'unirent enfin, ce fut avec un soupir étouffé qui était à la fois une délivrance et un commencement. Le monde extérieur, le château, la couronne, Agatha, n'existait plus. Il n'y avait que cette fusion dans l'ombre, ce rythme ancien et primordial, les murmures rauques et les promesses chuchotées contre une peau moite.

« Je te veux à mes côtés, » haleta-t-il, ses lèvres contre son oreille. « Pas en secret. Pas dans l'ombre. Pour toujours. À la lumière. »

Elle serra les bras autour de son cou, s'accrochant à lui comme à la seule réalité. « Je suis à toi, » répondit-elle, la voix brisée par le plaisir et l'émotion. « Depuis le premier regard. Je suis à toi. »

Leurs corps atteignirent l'apogée dans un silence vibrant, partagé, puis s'effondrèrent l'un contre l'autre, tremblant, nu et vulnérable sous le regard impassible des étoiles.

Longtemps après, enlacés dans la fraîcheur de la nuit, leurs doigts encore entrelacés, Elicia murmura : « Nous jouons avec le feu, Cyrus. Agatha... »

Il posa un doigt sur ses lèvres. « Laisse-moi m'occuper d'Agatha. Laisse-moi m'occuper

du monde. Toi, occupe-toi seulement de rester ici. Dans mes bras. Dans mon cœur. »

Mais dans l'ancre de marbre froid qu'étaient ses appartements, Agatha jouait, elle aussi, avec le feu. Le feu froid de la vengeance. La lettre de Wilhem Morgen était étalée sur son secrétaire, et chaque mot était un rejet, une gifle. « *Indispensable... atout inestimable... mission non achevée...* »

La colère qui l'avait submergée s'était maintenant déposée en une couche de glace noire, dure et tranchante. Elle froissa le parchemin avec une lenteur méthodique, sentant le vélin résister puis céder sous ses doigts. Le messenger, un jeune homme au visage pâle, avait reculé, terrifié par le silence plus effrayant que toute crise. « Inestimable, » répéta-t-elle à voix basse, une fois seule. Le mot dansait dans la pièce, se moquant d'elle. Elle se leva et arpenta l'espace, le frôlement de sa robe sur le marbre étant le seul son. « Tu crois avoir gagné, petite soldate ? Tu crois que son sourire niais et l'approbation d'un vieux paladin te protègent ? »

Elle s'arrêta devant son miroir, y contemplant son reflet. La reine. Belle. Parfaite. Stérile. Et dans ses yeux, elle vit non la puissance, mais l'impuissance. L'impuissance de celle qui possède tout, sauf l'essentiel : l'amour, le désir, la vie.

« Tu as pris ce qui m'appartenait, » chuchota-t-elle à son reflet, et à travers lui, à l'ombre d'Elicia. « Pas la couronne. Pas le titre. L'attention. Le regard. Le... sourire. » Elle serra les poings si fort que ses ongles lui entamèrent les paumes. La douleur physique était un ancrage. « Tu n'es qu'une passante. Une ombre. Et je ferai en sorte que tu retournes dans les ténèbres d'où tu viens. Je te le promets. »

Les jours qui suivirent furent un double jeu délicat, une danse sur une corde raide tendue au-dessus d'un abîme. Les rencontres avec Elicia, brèves, volées, dans des recoins oubliés du château ou sous le couvert des nuits sans lune, étaient des oasis de vérité dans un désert de mensonges. Chaque toucher, chaque baiser clandestin, renforçait le lien et aiguisait la peur.

Un soir, dans l'alcôve obscure d'une bibliothèque annexe, le parfum du cuir vieux et de la poussière les enveloppant, Elicia exprima enfin l'angoisse qui les rongait tous deux.

« Cyrus, quand je suis avec toi, tout disparaît, » avoua-t-elle, sa tête reposant sur son épaule. « Mais dès que tu t'éloignes... je pense à elle. À ce qu'elle ferait si elle savait. Pas seulement à moi. À toi. À ton trône. »

Il prit son visage entre ses mains, le forçant à le regarder. Dans la pénombre, ses yeux brillaient d'une lueur de détermination fanatique. « Mon trône n'est qu'un siège de pierre, Elicia. Toi, tu es la chair de ma chair, le sang de mon sang. Je te le dis ici, dans l'ombre : je préférerais être un homme banni avec toi à mes côtés qu'un roi solitaire sur ce tas de pierres. »

Elle ferma les yeux, une larme glissant le long de sa cicatrice. « Ne dis pas cela. Tu as Ravernklen. Ton peuple a besoin de toi. »

« Mon peuple a besoin d'un roi heureux et fort, pas d'un spectre rongé par le remords.

Et je ne serai fort qu'avec toi. » Il l'embrassa, un baiser qui était un serment.

« Il faut du temps. De la prudence. Mais je trouverai un moyen. Un moyen de nous libérer tous les deux. »

Elle ne demanda pas quel plan. Elle se contenta de le croire. Dans ce monde d'intrigues et de faux-semblants, sa foi en lui était la seule chose réelle.

La célébration de la victoire fut l'apothéose de cette duplicité. La grande salle, transformée, ruisselait de lumière, de couleurs, de rires forcés et du cliquetis des coupes. Elicia, au centre de tout, était un paradoxe vivant. Elle avait refusé la robe qu'on lui proposait, apparaissant dans son armure de paladin, nettoyée et polie, mais

armure tout de même. Elle était une statue de guerre au milieu de la soie et des bijoux, un rappel brutal de la réalité du sang et de l'acier qui sous-tendaient cette fête.

Cyrus, du haut de l'estrade, la regardait. De loin. Comme il le devait. Son discours fut mesuré, louant l'effort collectif, mais quand il prononça son nom, « le Capitaine Elicia Kealenn », sa voix eut une résonance particulière, une chaleur qui n'échappa à personne, et surtout pas à Agatha, assise à ses côtés, un sourire de glace figé sur les lèvres.

Plus tard, alors que la fête déclinait, il put s'approcher d'elle, furtivement, dans l'encoignure d'une colonne. L'espace d'un souffle, leurs mains se frôlèrent.

« Je suis fier de toi, » murmura-t-il, si bas que les mots furent presque avalés par le bruit ambiant.

Elle leva les yeux vers lui, et dans son regard bleu, il vit tout l'amour, toute la peur, tout le courage du monde. « Merci, Cyrus. »

Ce fut tout. Mais ce fut assez. Assez pour alimenter le brasier secret qui brûlait en eux, tandis qu'autour, les ombres de la cour, et l'ombre plus menaçante encore d'Agatha, commençaient déjà à s'allonger, avides d'éteindre cette flamme interdite.

## Chapitre 7

Les semaines qui suivirent la célébration s'écoulèrent comme du miel épais et sombre, chaque jour un délice envenimé, chaque nuit une éternité volée. L'amour de Cyrus et d'Elicia n'était plus une simple flamme naissante, c'était une forêt profonde et interdite qui avait poussé dans l'ombre, avec ses sentiers secrets, ses clairières intimes, son langage muet de regards et de touches furtives. Le château de Ravernglen, avec ses cent pièces et ses mille couloirs, était devenu leur labyrinthe sacré. Mais chaque étreinte dans l'obscurité, chaque murmure étouffé sous les voûtes froides, portait en son cœur le germe glacé de la découverte.

Cette nuit-là, ils s'étaient réfugiés dans un ancien oratoire désaffecté, une petite pièce oubliée dont les vitraux brisés laissaient entrer des lames de lumière lunaire qui découpaient leurs silhouettes en fragments d'argent et d'ébène. L'air sentait l'encens figé, la poussière sacrée, et leur propre sueur. Blottis l'un contre l'autre sur les dalles froides, enveloppés dans une couverture épaisse, ils formaient une île de chaleur dans le silence monumental.

« Chaque seconde avec toi, » murmura Cyrus, ses lèvres contre la tempe d'Elicia, là où la cicatrice argentée luisait faiblement, «

est un acte de rébellion contre tout ce que ma vie a été. Une rébellion silencieuse, sainte. Tu es le sacrilège que mon âme réclamait. »

Elicia ferma les yeux, savourant la vibration grave de sa voix dans sa poitrine à elle. Sa main, aux doigts fins mais marqués par le maniement de l'épée, traçait des cercles lents sur le torse de Cyrus, sous la tunique de laine. « Et toi, tu es la paix que je n'ai jamais cru mériter, » répondit-elle, sa voix un souffle. « Mais Cyrus... cette paix est bâtie sur un abîme. Je le sens. Chaque rire étouffé, chaque pas que nous surveillons... L'ombre grandit autour de nous. »

Il se redressa légèrement, prenant son visage entre ses mains. Dans la lumière bleutée, ses traits étaient ceux d'un roi fantôme, d'un amant spectral. « L'ombre peut grandir. Elle n'étouffera pas cette lumière. Je le jure sur le sang de mes ancêtres et sur le vide que fut mon cœur avant toi. Rien, ni personne, ne nous séparera. Pas même les démons que nous portons en nous. »

Il parlait avec la ferveur d'un converti, la certitude absolue de celui qui a trouvé sa religion dans les yeux d'un autre. Elicia voulut y croire. Elle s'y accrocha de toute sa force. Mais une partie d'elle, la stratège, la survivante, écoutait les silences du château, guettait le frémissement dans l'air, et savait

que les murs avaient des oreilles, et les ombres, des yeux.

Ces yeux, justement, appartenaient à Agatha Lylandis. Elle ne dormait plus. La nuit était son domaine, un miroir sombre où se reflétaient ses soupçons, nourris jusqu'à l'obsession. Ses appartements, sentant toujours cette fleur au parfum entêtant, étaient le quartier général d'une guerre silencieuse. Elle avait tissé un réseau de regards et de chuchotements, serviteurs craintifs, dames de compagnie ambitieuses, soldats aigris, dont les rapports affluaient comme un poison lent.

« Il a quitté la salle des cartes par la porte de service, Majesté, celle qui mène aux vieux quartiers des domestiques... »

« Le capitaine Kealenn a été vue près des serres chaudes à une heure fort tardive, seule... ou peut-être pas tout à fait seule, le garde n'a pu le jurer... »

« Le roi a refusé la compagnie de ses chiens de chasse ce matin, disant préférer une promenade solitaire dans le jardin... »

Chaque fragment s'ajoutait aux autres, formant une mosaïque de trahison. Agatha les étudiait, assise à son secrétaire d'ébène, son visage un masque de cire pâle éclairé par la flamme vacillante d'une seule bougie. La colère qui l'avait d'abord submergée s'était métamorphosée en quelque chose de

plus froid, plus tranchant : une résolution d'acier.

Un après-midi, poussée par une intuition plus forte que la raison, elle entreprit de les suivre. Vêtue d'une robe grise, couleur de pierre, elle se fondit dans l'architecture du château comme un fantôme rancunier. Elle le vit, Cyrus, quitter une réunion du conseil des maréchaux avec une hâte mal dissimulée. Elle le suivit à distance, son pas feutré sur les tapis épais, son cœur un bloc de glace battant à coups sourds.

Il traversa le grand hall, puis bifurqua vers les jardins d'hiver, une galerie vitrée à moitié abandonnée, envahie de plantes grimpantes et de statues mutilées. Là, près d'une statue de marbre dont le bras était brisé, il s'arrêta. Et elle apparut.

Elicia. Elle n'était pas en armure, mais vêtue d'une simple tunique de lin, ses cheveux libres. Ils ne se touchèrent pas. Ils ne parlèrent pas. Ils se tinrent simplement face à face, à une distance qui aurait pu être protocolaire. Agatha, cachée derrière un pilier enguirlandé de lierre mort, le sentit. C'était dans la manière dont Cyrus inclinait la tête, dans la façon dont Elicia baissait les yeux puis les relevait, dans ce silence chargé qui en disait plus que mille paroles d'amour.

Agatha recula, sans bruit. La confirmation n'était pas dans un baiser volé, mais dans cette communion silencieuse, dans cette intimité palpable qui excluait tout le reste du monde, elle comprit. Une humiliation plus profonde que toute insulte publique la transperça. Elle n'était pas seulement trahie, elle était effacée.

De retour dans ses appartements, elle se laissa tomber sur un fauteuil, les mains tremblantes. La colère était revenue, mais elle était canalisée, aiguisée.

« Tu crois pouvoir danser sur ma tombe, petite soldate ? » murmura-t-elle à l'adresse des ombres qui dansaient sur les murs. « Tu crois que son sourire d'idiot amoureux est une protection ? » Un sourire mince, sans chaleur, étira ses lèvres. « Je vais t'apprendre. Je vais vous apprendre à tous les deux ce que signifie défier une reine. » Son plan ne nécessitait pas de preuves tangibles à exhiber devant la cour. Les preuves, elle les garderait pour elle. Une arme à dégainer au moment propice. Pour l'instant, il fallait resserrer l'étau. Multiplier les yeux. Rendre l'air du château si épais de surveillance que chaque regard échangé deviendrait un risque, chaque rencontre un acte de haute trahison. Elle voulait les empoisonner de sa propre peur.

Pendant ce temps, dans le corps d'Elicia, une autre révolution, silencieuse, avait commencé. Elle l'avait d'abord attribuée au stress, au bonheur volé, à la fatigue des nuits d'amour et des jours de vigilance. Mais les signes s'accumulaient, implacables. La nausée matinale, d'abord fugace, puis tenace, qui lui tordait l'estomac au seul parfum du pain grillé. Une fatigue profonde, qui n'avait rien à voir avec l'épuisement de l'entraînement. Et surtout, ce changement subtil en elle, une plénitude nouvelle, une sensibilité exacerbée aux odeurs, aux bruits, aux émotions.

Ce matin-là, le verdict fut sans appel. Assise au bord de son lit étroit, dans la pénombre de ses quartiers spartiates, elle porta une main à son ventre encore plat. Mais elle savait. La vie était là. Une étincelle allumée dans l'ombre, fruit de ces nuits de passion désespérée.

« Non, » souffla-t-elle, le mot un bloc de glace dans sa gorge sèche.

Ce n'était pas de la peur pour elle-même. C'était une terreur glacée, primitive, pour cette vie naissante, pour Cyrus, pour l'équilibre précaire de tout un royaume. Un enfant. L'héritier que tout le monde réclamait, mais né du mauvais ventre, dans le plus grand des secrets. C'était à la fois le miracle dont elle n'avait jamais osé rêver et la catastrophe absolue.

Elle se leva, chancelante, et s'approcha du petit miroir terni. Son reflet lui renvoya l'image d'une étrangère. Ses traits étaient les mêmes, mais ses yeux... Ses yeux bleus, habituellement d'une clarté de lac, étaient devenus des océans troubles, où nageaient la joie, la terreur, et un amour si vaste qu'il faisait mal. Elle posa ses deux mains sur son bas-ventre, comme pour protéger le secret, ou peut-être pour le sentir, ce minuscule point de feu.

« Que vais-je faire ? » La question tournoyait dans sa tête, sans réponse. Lui dire ? L'image de Cyrus, de son visage illuminé par cette nouvelle, la traversa comme une lame chaude. Elle le voyait, fier, joyeux, prêt à braver tous les dragons pour eux. Mais juste derrière cette image se tenait l'ombre d'Agatha, ses yeux gris de cendre, sa bouche mince prête à prononcer des mots qui détruiraient tout. Un scandale qui ferait vaciller le trône. Une guerre civile peut-être. Et l'enfant... leur enfant, brandi comme un trophée maudit, ou pire, comme une cible.

« Je ne peux pas, » murmura-t-elle, serrant les dents pour refouler les larmes. « Pas maintenant. Pas comme ça. »

Elle devait partir. L'idée germa, horrible et nécessaire. S'éloigner. Donner à Cyrus le temps, l'espace. Protéger l'enfant de la tempête qui ne manquerait pas de se lever.

Et peut-être... peut-être trouver une solution, loin de ces murs étouffants.

Le cauchemar vint cette même nuit, comme une prophétie sanglante. Elle se vit dans une chaumière idyllique, Cyrus à ses côtés, deux enfants aux cheveux de soleil jouant à leurs pieds. La paix était un fruit mûr, doux à en mourir. Puis la porte explosa. Agatha, non plus en reine, mais en harpie vêtue de suie et de rage, entra. Ses yeux n'étaient plus gris, mais rouges comme des braises. Elle pointa un doigt osseux vers les enfants. « Bâtards ! » hurla-t-elle, et sa voix était le grincement de cent portes de tombe. « Souillure ! Ils doivent être effacés ! Comme toi ! Comme tout ce qui n'est pas moi ! » Elicia se réveilla en sursaut, le cri coincé dans sa gorge, le corps trempé d'une sueur glacée. Le sentiment de terreur viscérale, de danger absolu pour la vie qu'elle portait, était plus réel que la pièce autour d'elle. Ce n'était pas qu'un rêve. C'était un avertissement. Une prémonition. Elle n'avait plus le choix.

Sous la lune indifférente, elle se mit en mouvement avec l'efficacité froide du soldat qu'elle était. Pas de larmes. Pas d'hésitation. Chaque geste était un clou dans le cercueil de son bonheur. Elle remplit un sac de voyage : des vêtements chauds, des rations, sa bourse, la dague offerte par Wilhem. Puis

elle s'assit à son bureau, la plume tremblant légèrement dans sa main.

*Cyrus,*

L'encre noire se répandit sur le parchemin pâle comme du sang sur de la neige.

*Ces mots sont les plus difficiles que j'aie jamais eu à tracer. Je dois partir. Ne cherche pas à comprendre par cette lettre, car les raisons sont trop lourdes à écrire, trop dangereuses à confier au papier. Sache seulement ceci : mon amour pour toi est la vérité la plus solide de mon existence. Il est plus fort que la peur, plus vaste que ces murs. Je pars non pas pour y échapper, mais pour le protéger. Pour te protéger. Il y a des ombres qui grandissent, Cyrus, et je ne peux pas être celle qui attirera leur foudre sur toi, ou sur Ravernghen. Wilhem Morgen a besoin de moi. C'est ce que l'on dira. C'est le prétexte que tu utiliseras. Crois-le. Fais-le croire. Ne me suis pas. Pas maintenant. Laisse-moi faire ce que je dois faire. Je te le demande, au nom de tout ce que nous avons partagé dans le secret et la lumière. Garde ton royaume fort. Sois le roi que tu es. Et garde une place dans ton cœur, pas pour une revenante, mais pour l'espoir que*

*nous nous retrouverons, quand les ombres  
auront reculé.*

*Avec tout ce que je suis, pour toujours,  
Elicia.*

Elle ne signa pas « ton Elicia ». Cela aurait été trop doux, trop possessif, une tentation de plus pour le faire partir à sa recherche. Elle scella la lettre de cire simple, sans emblème, et la posa sur l'oreiller, là où sa tête s'était posée quelques heures plus tôt, encore pleine de rêves.

Vêtue de son armure légère et d'une cape sombre, elle quitta ses appartements. Chaque pas dans le corridor désert résonnait comme un adieu. Elle évita les postes de garde, utilisa les passages de service que lui avait indiqués son métier de stratège. L'air de la nuit était frais, coupant, et lui lava le visage de ses dernières faiblesses.

Les écuries sentaient le foin et le cuir chaud. Son destrier, un grand alezan aux yeux intelligents, hennit doucement à son approche. « Silence, Galath, » murmura-t-elle en posant son front contre le museau velouté de la bête. « Nous avons une longue route. »

Elle le sella avec des gestes précis, mécaniques. Enfourcher la selle fut comme monter sur un bûcher. Un dernier regard vers la masse sombre du château, où une

fenêtre, là-haut, était celle de la chambre de Cyrus. Il dormait, ignorant que son monde venait de se fissurer.

« Au revoir, mon amour, » chuchota-t-elle, et les mots se perdirent dans le vent nocturne.

Elle talonna Galath. Le cheval s'élança, ses sabots frappant le pavé de la cour avec un bruit qui sembla à Elicia retentir dans tout le royaume. Elle franchit la grande porte latérale, saluée d'un hochement de tête par une sentinelle qui ne voyait en elle qu'un officier en mission nocturne.

La route s'ouvrit devant elle, pâle sous la lune, serpentant vers les collines et les forêts inconnues. Le vent sifflait à ses oreilles, emportant les derniers échos de Ravernghen. La solitude, qu'elle avait tant redoutée, l'enveloppa comme un linceul. Mais en elle, sous l'armure et la cape, sous la peau et les muscles, une petite flamme nouvelle, têtue et fragile, battait en mesure avec son cœur brisé. Elle portait en elle le futur, et l'exil. Elle portait en elle la raison même de sa fuite, et la seule promesse de retour.

## Chapitre 8

Le soleil qui se leva sur Ravernglen ce matin-là était un imposteur. Sa lumière dorée inondait les cours, caressait les tours d'ivoire, jouait dans les fontaines, mais pour Cyrus, elle n'avait plus de chaleur. C'était la lumière d'un monde vidé de son sens, une décoration vide suspendue à un ciel indifférent. La journée commença par les rituels habituels : le rapport des capitaines de la garde nocturne, l'audience des maîtres des guildes, le murmure incessant des conseillers. Mais Cyrus traversa ces formalités comme un automate, son corps présent dans la salle du trône, son esprit ailleurs, en quête d'une silhouette, d'une présence.

L'absence se fit sentir d'abord comme un léger vertige, une dissonance dans la symphonie ordonnée de sa routine. Il se rendit au terrain d'entraînement, poussé par un besoin viscéral, comme un homme assoiffé se dirige vers une source qu'il sait tarie. L'air était vibrant du cliquetis des armes, du grognement des hommes, de l'odeur âcre de la sueur et de la poussière. Mais le point focal, le vortex de discipline et de grâce autour duquel toute cette énergie tournait d'habitude, était absent.

Les soldats s'entraînaient, mais leur mouvement manquait de cette précision

tranchante, de cette intention aiguisée qu'Elicia leur insufflait. Un officier secondaire aboyait des ordres, mais sa voix était un bruit parmi d'autres, sans l'autorité calme et magnétique qui captivait les regards. Cyrus parcourut l'espace du regard, son cœur battant un peu plus fort à chaque seconde. Les haies d'armes, les cibles, les groupes d'hommes... aucune chevelure blonde plaquée par la sueur, aucun dos droit gainé d'acier brun, aucun regard bleu-glacé balayant la cour.

Il s'approcha d'un groupe de jeunes recrues, leurs visages rougis par l'effort. « Où est le capitaine Kealenn ? » demanda-t-il, et sa propre voix lui parut étrangère, trop tendue. Les hommes cessèrent leur mouvement, figés. Ils échangèrent des regards, un mélange de surprise et de gêne. L'un d'eux, un éclaireur au visage anguleux, osa répondre. « Nous ne l'avons pas vue ce matin, Votre Majesté. Depuis l'aube. Peut-être est-elle retenue par... d'autres affaires ? »

L'expression « autres affaires » sonna comme une insulte. Elicia n'avait pas « d'autres affaires » que celles du royaume et... que les leurs. Une sourde alarme commença à battre dans ses tempes. Il remercia les hommes d'un hochement sec et quitta la cour, son pas s'accéléralant malgré lui. Il interrogea les gardes aux portes, les

serviteurs croisés dans les couloirs. Chaque « Non, Sire » était un coup de marteau sur la fragile carapace de son calme.

« Pas depuis hier soir », avait dit un garde posté près des quartiers des officiers. Hier soir. La veille au soir, ils s'étaient croisés dans un corridor, elle lui avait adressé un sourire, un vrai, chaleureux, chargé de tout ce qu'ils ne pouvaient dire. Rien n'annonçait une absence.

Sans même s'en rendre compte, il se retrouva devant la porte de ses appartements. Une simple porte de chêne, sobre, sans ornement. Il frappa, d'abord un coup discret, puis plus fort, appelant son nom. « Elicia ? C'est moi. »

Le silence qui répondit fut plus éloquent qu'un cri. Il était épais, lourd, définitif. Après une hésitation qui ne dura qu'un battement de cœur affolé, il actionna la poignée. La porte s'ouvrit sans résistance, révélant une pièce qui sentait encore son parfum discret, l'herbe amère, le cuir propre, un soupçon de métal, mais où la vie semblait s'être retirée.

Tout était en ordre. Trop en ordre. Le lit était fait avec la rigueur militaire qu'elle appliquait à tout, les couvertures tirées au cordeau. Ses affaires personnelles, un peigne en bois, une pierre à aiguiser, un petit pot d'onguent, étaient alignées sur la commode avec une précision géométrique.

La pièce était un portrait de discipline, mais aussi de désertion.

Et puis il la vit. Une feuille de parchemin, pliée avec soin, posée au centre de l'oreiller, comme une offrande funéraire. Un sceau de cire simple, sans emblème, la scellait. Ses mains, ces mains qui avaient tenu des épées, manié des rênes, caressé sa peau, se mirent à trembler de manière incontrôlable. Il s'approcha, le bruit de ses pas trop fort dans le silence. Il prit la lettre. La cire céda avec un bruit, un son de glace qui se fend. Il lut.

Les mots dansaient sous ses yeux, noirs, implacables. *Je dois partir... Wilhem Morgen a besoin de moi ... Ne me suis pas... Sois le roi que tu es...*

Chaque phrase était une lame qui tournait dans la plaie. Comment pouvait-ce être mieux ? Elle décidait pour lui ? Ces mots, censés être un baume, étaient du poison. Ils signifiaient qu'elle l'aimait, et qu'elle partait quand même. L'abandon était d'autant plus cruel.

« Pourquoi ? » Le mot jaillit de ses lèvres, rauque, chargé d'une douleur animale. Il n'était pas questionné ; c'était un hurlement étouffé. « Pourquoi partir... sans la vérité ? Sans moi ? »

Il s'effondra sur le bord du lit, le parchemin froissé dans son poing serré. La lettre était courte, évasive. *Wilhem Morgen*. Un

prétexte. Elle fuyait. Elle le fuyait, lui. La réalité s'abattit sur lui avec le poids d'une tour qui s'effondre. Elle l'avait quitté. Elle l'avait laissé seul. De nouveau seul. La solitude qu'il avait crue vaincue, exorcisée par sa présence, revenait en vague, plus noire, plus absolue que jamais, car elle était maintenant peuplée du fantôme de ce qui avait été.

Un serviteur osa frapper, entrouvrir la porte.

« Votre Majesté, tout va... »

« Laissez-moi ! » rugit Cyrus, et sa voix fit trembler la carafe d'eau sur la table de nuit. L'homme disparut, terrifié.

Seul de nouveau, Cyrus pressa la lettre contre son front, comme pour en extraire une signification cachée, un message codé qui dirait « c'est une ruse, je reviens ». Mais il n'y avait que ces mots froids, tracés d'une main ferme. La main qui l'avait tenu, caressé.

La colère monta alors, brûlante, dévastatrice. Contre elle. Contre sa lâcheté, sa décision unilatérale. Contre lui-même, pour n'avoir rien vu, rien su, pour n'avoir pas été assez... quoi ? Assez roi pour la garder ? Assez homme pour la convaincre de rester ? Puis la colère céda la place à un vide si profond qu'il en eut la nausée. Elle avait emporté la lumière. Le monde redevenait la grisaille étouffante d'avant elle.

Pendant ce temps, à des lieues de là, dans le cœur battant de la Croisade, Elicia traversait un désert d'une autre nature. Le camp était une ruche d'activité vertueuse, les armures étincelantes sous le soleil cru, les bannières claquant au vent comme des applaudissements permanents. Mais elle était un spectre parmi les vivants. La fatigue du voyage n'était rien comparée à l'épuisement de l'âme.

La tente de Wilhem Morgen était une oasis de calme relatif, mais l'air y était chargé du poids des décisions et des guerres. Wilhem lui-même, lorsqu'elle entra, était une montagne d'acier et de sérénité apparente. Ses yeux, d'un gris sage et usé, la dévisagèrent, et elle sut qu'il voyait bien plus que la poussière du voyage sur son armure.

« Elicia, » dit-il, et son nom dans sa bouche était à la fois un accusé de réception et une question. « Ta présence ici, si soudaine, parle plus fort que tout rapport. Assieds-toi. »

Une fois seuls, le silence devint un troisième personnage, pesant. Elicia tenta de trouver des mots, des mensonges plausibles, mais sous le regard de Wilhem, toute façade était inutile. Elle était nue, brisée.

« Seigneur... je suis venue parce que je n'ai plus d'autre port. » Sa voix était un filet

usé. « Je suis dans une situation qui pourrait détruire des vies. La mienne. Celle... d'un autre. »

Wilhem ne broncha pas. « Continue. »  
Le courage lui manqua. Elle baissa les yeux, fixant ses mains jointes, ces mains qui avaient tenu une épée avec tant d'assurance et qui tremblaient maintenant. Puis, elle posa une main, lentement, sur son ventre, dans un geste à la fois protecteur et révélateur. Elle n'eut pas besoin de parler. L'espace d'un instant, une ombre passa sur le visage de Wilhem. Pas de surprise, mais une profonde, terrible compréhension. « Cyrus, » dit-il simplement, et ce n'était pas une question.

Elle hocha la tête, incapable de prononcer le nom qui lui brûlait les lèvres. « Nous... nous aimions. En secret. Mais maintenant... la reine... Si elle savait... » Les mots se bousculaient, chargés d'une peur viscérale. « Elle le détruirait. Elle détruirait cet enfant. Je l'ai senti. Je l'ai vue, dans un rêve qui n'en était pas un. »

Wilhem se leva, tournant le dos pour regarder la carte déployée sur la table. Son large dos semblait porter le poids de tous les péchés du monde. « Tu as raison de craindre, Elicia. Agatha Lylandis est une femme dont l'orgueil n'a d'égal que la stérilité de son âme. Un héritier, mais né du ventre de l'ennemie... Ce serait l'étincelle qui

mettrait le feu à la poudrière qu'est Ravernklen. »

Il se retourna, et son regard était empreint d'une tristesse ancienne. « Tu as montré plus de sagesse que bien des rois en partant. L'amour, parfois, doit s'exiler pour survivre. »

Il lui proposa un plan, un exil organisé. Un village perdu, Valdor. Un parent de confiance. Une vie nouvelle, cachée. Elicia écouta, l'esprit engourdi. C'était logique. C'était sûr. C'était un tombeau pour tout ce qu'elle était, pour tout ce qu'elle avait espéré.

« Je ne voulais pas l'abandonner, Wilhem, » murmura-t-elle, une larme enfin traçant un sillon net dans la poussière de sa joue. « Je l'aime. C'était pour le sauver de lui-même. De la catastrophe. »

Wilhem s'approcha et posa une main lourde et paternelle sur son épaule. « Je le sais, mon enfant. Parfois, la plus grande preuve d'amour est de s'effacer. Cyrus est fort, mais il est pris dans un piège de devoir et de pierre. Tu lui as offert une échappatoire, même s'il ne la voit pas encore. »

De retour à Ravernklen, le piège de pierre se refermait sur Cyrus. Le petit-déjeuner avec Agatha était une torture raffinée. Elle sirotait son vin, un sourire de chat qui a senti la souris blessée aux lèvres.

« Alors, » commença-t-elle, sa voix douce comme du miel gâté, « il paraît que ta protégée est partie en mission urgente pour le vénérable Morgen. Comme c'est soudain. Presque... précipité. »

Cyrus garda les yeux sur son assiette, sentant chaque mot comme une épine. « Elle a des devoirs envers la Croisade, » grommela-t-il.

« Bien sûr, » acquiesça-t-elle, avec une fausse solennité. « Des devoirs si pressants qu'ils ne permettent même pas un adieu en règle. C'est étrange, n'est-ce pas ? Une personne si... méthodique. » Elle laissa le mot pendre dans l'air, empoisonné. « Enfin, c'est peut-être une bénédiction. Tu pourras enfin te concentrer sur des choses plus importantes. Sur nous. Sur ton héritier. Enfin, sur l'espoir d'un héritier. »

Cyrus sentit une rage noire monter, si intense qu'elle lui donna des vertiges. Elle jouait avec lui. Elle savait, ou du moins soupçonnait, et elle se repaissait de sa douleur. Il se leva si brusquement que sa chaise racla le sol. « Excuse-moi, » dit-il d'une voix de glace, et il quitta la pièce sous son regard triomphant.

Il se réfugia dans son bureau, cette pièce qui sentait le cuir et le pouvoir et qui lui semblait soudain être la cellule d'un prisonnier. Le doute, ce serpent froid, s'insinua en lui. Et si Agatha avait raison,

sur un point ? Et si Elicia était partie non par devoir, mais par... désenchantement ? Avait-elle vu en lui, finalement, non pas l'homme qu'elle aimait, mais le roi incapable, le mari stérile, le fardeau trop lourd à porter ?

L'idée était une agonie pire que la colère.

L'amour qu'elle lui avait donné était-il si fragile ? Leur passion, née dans l'ombre, s'était-elle éteinte à la simple idée de la lumière ?

« Elicia, » gémit-il, la tête dans ses mains. « Pourquoi m'as-tu laissé seul avec ces fantômes ? »

Les jours qui suivirent furent un long crépuscule. Il fonctionna, il régna, il prit des décisions. Mais c'était un roi fantôme, régnant sur un royaume fantôme. Chaque pierre du château lui rappelait un regard, un sourire volé, un murmure. Les jardins étaient un cimetière de souvenirs. La nuit, son lit était un désert froid.

Puis, une nuit, la résolution naquit de ce désespoir même, comme un champignon vénéneux poussant sur une souche pourrie. Elle ne pouvait pas être partie ainsi. Il n'y croyait pas. Il y avait une vérité qu'elle lui cachait, qu'on lui cachait. Wilhem Morgen. Il devait savoir. Il devait la retrouver. La ramener. Lui arracher la vérité, et ensuite... ensuite, il ferait face à tout. À Agatha. À la cour. Aux dieux eux-mêmes.

Mais pour l'instant, il était pris au piège, cloué sur son trône, forcé de jouer le roi tandis que son cœur, en lambeaux, battait la chamade à des centaines de lieues de là, sur des routes inconnues, suivant une femme qui portait en elle le secret de leur perte, et peut-être, sans le savoir encore, le germe de leur rédemption.

## Chapitre 9

Le village de Valdor n'était pas un endroit sur une carte ; c'était un soupir dans le tissu du monde, un pli où la lumière et le temps semblaient s'attarder, s'épaissir, avant de poursuivre leur cours indifférent. Les collines qui l'encerclaient étaient des vagues d'un vert si profond qu'il en était presque noir, couronnées de forêts primordiales où les troncs moussus semblaient pousser depuis l'aube des âges. L'air y était différent : plus frais, plus lourd d'odeurs de terre humide, de résine et de fleurs sauvages aux parfums doux-amers. La rivière qui le traversait murmurait une chanson ancienne et monotone, un berceau liquide pour les secrets qu'elle charriait.

L'auberge « L'Ombre et la Lumière » était plus qu'un bâtiment de pierre et de chaume ; c'était une entité vivante, qui respirait par la cheminée toujours fumante et les fenêtres aux vitres légèrement ondulées. Son enseigne en bois sculpté représentait non pas un objet, mais un concept : une moitié sombre, striée comme de l'écorce, et une moitié claire, polie par les ans, les deux s'entrelaçant dans une danse perpétuelle. L'odeur qui en émanait était un mélange enivrant de pain cuit au feu de bois, de ragoûts épicés au thym et au romarin sauvage, de bière rousse et de la cire

d'abeille des chandelles qui brûlaient du matin au soir.

Elicia s'arrêta devant, le cœur battant d'une étrange appréhension. Galath, son destrier, souffla bruyamment, comme s'il sentait la fin du voyage. Elle le lia à un anneau rouillé, caressant son encolure une dernière fois, puis elle prit la lettre de Wilhem, froissée par son anxiété durant le trajet. Le parchemin était devenu une relique, un sésame vers l'inconnu.

L'intérieur de l'auberge était une caverne de chaleur et d'ombre. La grande cheminée, large comme une porte de grange, abritait un feu qui crépitait doucement, projetant des danses d'ombres sur les murs de pierre brute. Des tables de bois sombre, marquées par des générations de coupes et de chopes, étaient disposées avec un désordre familial. L'air était épais de fumée, de rires étouffés et du murmure de conversations paisibles. Derrière le comptoir, un homme était penché sur un grand livre de comptes. Il n'était pas grand, mais large, solide comme un chêne, avec des épaules qui semblaient avoir porté des fardeaux plus lourds que des tonneaux de bière. Ses cheveux, d'un brun châtaigne strié d'argent aux tempes, étaient en désordre. Quand il leva les yeux, ce furent des yeux d'un brun chaleureux, pétillants d'une intelligence vive et d'une curiosité immédiate.

« Bienvenue à L'Ombre et la Lumière, » dit-il, et sa voix était grave, rugueuse comme du bon cuir, mais empreinte d'une sincérité qui désarma Elicia. « Un verre pour éteindre la poussière du chemin, ou quelque chose de plus consistant ? »

Elicia s'approcha, sentant le poids de tous les regards discrets posés sur elle, l'étrangère en armure légère et cape de voyage. Elle retira son capuchon, libérant ses cheveux blonds, ternis par la route. « Je cherche Talean, » dit-elle, sa voix plus basse qu'elle ne l'aurait voulu. « Wilhem Morgen m'a envoyée. »

L'effet fut immédiat. L'homme aux yeux bruns se redressa, son expression de tavernier professionnel cédant la place à une attention aiguë, presque protectrice. Il jeta un regard rapide autour de la salle, puis fit signe à une femme qui sortait de la cuisine, les bras chargés de pains chauds.

« Kaithlyn, » dit-il simplement.

La femme posa les pains, essuya ses mains à son tablier et s'approcha. Elle était plus jeune que lui, avec des cheveux d'un roux ardent ramenés en une longue tresse épaisse qui tombait sur son épaule comme une coulée de cuivre. Son visage était parsemé de taches de rousseur, et ses yeux verts, aussi vifs que ceux d'un chat des bois, détaillèrent Elicia avec une gentillesse dépourvue de toute méfiance.

« Je suis Elicia Kealenn, » répéta Elicia, tendant la lettre scellée.

Talean (car c'était bien lui) prit la lettre, la tourna dans ses mains sans l'ouvrir, comme pour en évaluer le poids symbolique. « Wilhem a écrit, oui, » dit-il enfin, son regard revenant sur elle. « Il a dit que tu aurais besoin d'un toit, et de silence. Les deux, nous les avons en abondance. » Il sortit de derrière le comptoir. « Viens. Je vais te montrer ta chambre. »

La pièce qu'il lui offrit, à l'étage, était petite, basse de plafond, avec des poutres de chêne noirci par le temps. Un lit à baldaquin aux rideaux de grosse toile, une commode en noyer, une petite table et une chaise. La fenêtre, étroite, donnait sur l'arrière de l'auberge et les collines à perte de vue. C'était un cocon. Une cellule. Un refuge.

« Installe-toi, » dit Talean avec ce même sourire tranquille. « Repose-toi. La nuit, ici, est très silencieuse. Tu n'entendras que le vent dans les arbres et, parfois, les loups au loin. Ça finit par devenir une musique. »

Quand il fut parti, Elicia s'assit sur le bord du lit, le corps lourd de fatigue mais l'esprit trop agité pour le sommeil. Elle posa une main sur son ventre, encore plat sous ses vêtements amples, mais où elle sentait déjà cette présence, cette promesse qui était aussi une condamnation. « Nous sommes en sécurité ici, » murmura-t-elle, et les mots

sonnaient faux dans le silence. La sécurité était une illusion. Elle était en exil. Et lui, Cyrus... où était-il ? Que croyait-il ?

Les jours à Valdor s'écoulèrent, lents et doux comme le miel d'été qui coule du rayon. Elicia se fondit dans le rythme de l'auberge avec la même discipline qu'elle mettait à tout. Elle servait les clients, un sourire discret aux lèvres, écoutant les commérages des villageois sans y prendre part. Elle réparait une charnière, affûtait les couteaux de cuisine, aidait Kaithlyn à préparer les plats. Ses mains de guerrière s'adaptaient aux tâches paisibles, mais chaque geste était empreint d'une mélancolie que Kaithlyn, fine et observatrice, ne manqua pas de remarquer. Un soir, alors qu'elles rangeaient la salle à la lueur des chandelles résiduelles, Kaithlyn posa une main sur son bras. « Tu penses à lui, n'est-ce pas ? À l'homme dont tu ne parles jamais. »

Elicia cessa de frotter la table, le chiffon immobile dans sa main. Elle ferma les yeux un instant. « Oui, » admit-elle, la voix à peine audible. « Toujours. Même quand je ne veux pas. Il est... comme une ombre portée par la lumière la plus vive. Je ne peux pas avoir l'une sans l'autre. »

« L'amour, quand il est vrai, ne s'efface pas, » murmura Kaithlyn, son regard vert plein

d'une sagesse simple et profonde. « Il se transforme. Parfois en souvenir doux, parfois en cicatrice. Parfois... en enfant. » Elicia sentit un frisson la parcourir. Kaithlyn savait. Elle n'avait pas besoin de le dire. La façon dont elle surveillait son alimentation, dont elle lui évitait les tâches trop lourdes, le regard qu'elle posait parfois sur son ventre avec une tendresse maternelle... tout parlait pour elle.

« Je devais partir, » souffla Elicia, les yeux brillants de larmes qu'elle refusait de laisser couler. « Pour lui. Pour... ça. » Elle effleura de nouveau son abdomen.

« Tu as été courageuse, » affirma Kaithlyn avec fermeté. « Plus que bien des hommes sur un champ de bataille. Ici, tu peux te reposer. Tu peux... attendre. »

Et Elicia attendit. Les semaines devinrent des mois. Son corps changea, doucement d'abord, puis de manière irréfutable. La fine taille de guerrière s'arrondit, ses seins devinrent plus lourds, plus sensibles. Une lueur étrange, intérieure, sembla éclairer son visage, même lorsque ses yeux trahissaient la nostalgie. Tolean et Kaithlyn devinrent sa famille de substitution, un rempart de normalité bienveillante contre le monde extérieur et les tempêtes intérieures.

Pendant ce temps, à Ravernklen, l'absence d'Elicia avait créé un vide qui, comme la

nature, fut rapidement comblé par des forces moins nobles. Pour Cyrus, c'était une blessure à vif, une amputation de l'âme. Mais pour Agatha, c'était un terrain vague où pouvaient prospérer les mauvaises herbes de la suspicion et de la rancune. Leurs dîners étaient devenus des duels au poison froid. Ce soir-là, la table était dressée avec une opulence mortuaire. Des candélabres d'argent portaient des cierges qui projetaient des ombres déformées sur les murs tapissés. Agatha, dans une robe d'un bleu saphir si sombre qu'il absorbait la lumière, sirotait son vin, ses yeux gris fixant Cyrus qui poussait la nourriture dans son assiette sans la voir.

« Le silence est devenu ton seul compagnon, à ce que je vois, » lança-t-elle, la voix tranchante comme le cristal de son verre. « Ou peut-être converses-tu avec les fantômes ? Celui de ta capitaine, par exemple. »

Cyrus leva lentement les yeux. La douleur y avait cédé la place à une lassitude vitrifiée, une froideur qui était peut-être plus dangereuse que la colère. « Mes pensées me regardent, Agatha. Tout comme tes obsessions te regardent. »

Un sourire mince, cruel, étira ses lèvres pâles. « Mes obsessions, comme tu dis, concernent la stabilité de ce trône. Tandis que les tiennes... les tiennes tournent autour

d'une femme qui a jugé préférable de disparaître plutôt que de rester à tes côtés. C'est révélateur, ne trouves-tu pas ? »

Il se leva, poussant sa chaise avec un bruit qui résonna dans la pièce comme un coup de feu. « Je vais prendre l'air. L'atmosphère ici est devenue... toxique. »

« Fuir, toujours fuir ! » cracha-t-elle, se levant à son tour, les poings serrés sur la nappe. « Tu es pathétique, Cyrus ! Un roi qui se laisse consumer par un caprice, un homme qui préfère le fantôme d'une soldate à la chair de sa reine ! »

Il s'arrêta à la porte, se retournant à demi. Son profil, dans la lumière dansante, était celui d'une statue de roi déchu. « La chair, Agatha, » dit-il d'une voix si basse qu'elle en était presque un murmure, mais chargée d'un mépris absolu, « n'a de valeur que si une âme l'habite. »

Il partit, la laissant seule, tremblante de fureur et d'une humiliation si profonde qu'elle en avait le goût de cendre dans la bouche. La vérité de ses mots l'avait transpercée plus sûrement qu'une lame. Elle n'était qu'une enveloppe. Une belle, froide, stérile enveloppe.

La colère se mua en une résolution glacée. Elle devait savoir. Où était cette fille ? Que tramait-elle ? L'ombre d'Elicia, même lointaine, était une menace pour son règne, pour sa toute-puissance illusoire.

Le lendemain, dans l'ancre feutrée de ses appartements, elle convoqua des hommes qui n'étaient pas des soldats, mais des ombres à la solde de la couronne. Des hommes aux visages oubliables, aux yeux vides, spécialistes de la filature, de l'écoute aux portes, du couteau dans le dos. Elle leur donna ses ordres, un filet de venin dans chaque syllabe.

« Trouvez-la. Le capitaine Kealenn. Elle est partie vers l'ouest, vers la Croisade. Mais elle n'y est plus. Suivez la piste. Je veux savoir où elle se cache, ce qu'elle fait, avec qui. Tout. »

Les ombres s'inclinèrent et se dissolvèrent dans les couloirs du château.

Quelques jours plus tard, ils revinrent, rapportant des bribes, des non-réponses. « Disparue... mission secrète de Morgen... pas de traces. » Le rapport était maigre, mais pour Agatha, il était riche de sous-entendus. Une « mission secrète » ? Pour une femme en disgrâce ? Ou pour une femme qui avait quelque chose à cacher ? Un enfant, peut-être ? L'idée la frappa comme un éclair, monstrueuse, insupportable. Si cette... *créature* portait l'enfant de Cyrus... l'héritier que *elle* n'avait pu lui donner...

La jalousie se mua en une haine pure, cristalline, aussi dangereuse que de l'acier trempé. Elle regarda par la fenêtre, ses mains crispées sur le rebord de pierre.

« Cache-toi, petite souris, » murmura-t-elle, un sourire de glace aux lèvres. « Creuse ton trou au fond des bois. Mais les renifs de la reine sont fins. Et ils te trouveront. Et quand ce jour viendra... nous verrons si ton amour de soldate est aussi fort que ma volonté de reine. »

À Valdor, l'hiver était venu, apportant avec lui un manteau de neige silencieuse et des nuits interminables. Le vent hurlait dans les cheminées, mais à l'intérieur de L'Ombre et la Lumière, la chaleur et la vie persistaient. Et en Elicia, une autre vie, double, insistante, réclamait son dû.

La naissance ne fut pas un événement paisible, mais une bataille. Une bataille contre la douleur, contre la peur, contre la solitude criante de l'absence de Cyrus. La chambre, baignée de la lueur vacillante d'une seule lampe à huile, devint un champ clos. Kaithlyn était son général, calme, ferme, essuyant son front, lui murmurant des encouragements. Talean, relégué à l'extérieur, apportait de l'eau chaude, des linges, et pria silencieusement les vieux dieux des collines.

Les heures se traînèrent, ponctuées par les gémissements étouffés d'Elicia et le grondement du vent. Puis, dans un ultime effort qui lui sembla arracher son âme de son corps, un premier cri, aigu, indigné,

déchira l'air. Kaithlyn, les yeux brillants de larmes, tendit un petit paquet enveloppé de lin.

« Une fille, » annonça-t-elle, sa voix tremblante d'émotion. « Une petite fille parfaite. »

Elicia, épuisée, tendit des bras tremblants. Elle prit le bébé, si petit, si rouge, si vivant. Des cheveux d'un duvet doré pâle, déjà. Des yeux bleus myopes qui clignotaient dans la lumière. Une vague d'amour si violent, si absolu, la submergea qu'elle en oublia toute douleur.

Mais son corps n'avait pas fini. Une autre contraction, sournoise, se déclencha. La surprise se lut sur le visage de Kaithlyn. « Encore un ? » souffla-t-elle.

Quelques minutes plus tard, un deuxième cri, plus grave, plus colérique, rejoignit le premier. « Un garçon ! » s'exclama Kaithlyn, incrédule, ravie.

Des jumeaux.

Elicia, submergée, vit Kaithlyn déposer le second bébé contre elle. Un petit garçon, aux traits plus anguleux déjà, aux poings serrés comme s'il défiait le monde qui l'accueillait.

La fatigue et l'émotion firent couler ses larmes, silencieuses, chaudes. Elle les serra contre elle, sentant la chaleur de leurs petits corps, le battement rapide de leurs cœurs

contre le sien. Ils étaient là. Réels. Parfaits. Les siens.

« Cléo, » murmura-t-elle à l'oreille de la petite fille, empruntant le nom à une vieille légende de paladin, celle qui tenait la lampe dans les ténèbres. Puis elle se tourna vers le garçon. « Et toi... Théo. » Un nom qui signifiait « don de Dieu », ironie cruelle et belle à la fois.

Kaithlyn, assise au bord du lit, les regardait, le visage illuminé. « Ils sont magnifiques, Elicia. Des petits guerriers. »

Mais dans le cœur d'Elicia, au milieu de ce bonheur déchirant, une lame de douleur pure se tordit. Elle leva les yeux, regardant par la fenêtre obscure où la neige tourbillonnait. « Cyrus, » murmura-t-elle, sa voix brisée par l'effort et le chagrin. « Si seulement tu pouvais les voir. Ton fils... ta fille. Ils ont tes yeux, je le jure. Et toute ta force. »

L'absence de l'homme qu'elle aimait était une ombre dans la pièce la plus lumineuse. Elle avait donné la vie, mais elle l'avait fait dans l'exil, portant seule le poids de ce miracle et de ce secret.

Kaithlyn posa une main sur la sienne. « Un jour, » dit-elle doucement, mais sans grande conviction. « Un jour, peut-être, la lumière se fera. Pour l'instant, ton devoir est ici. Avec eux. »

Elicia hochait la tête, serrant ses enfants plus forts. Elle était mère. Elle était guerrière. Elle était une femme traquée, aimante, et terriblement seule. Dans le berceau de l'ombre valdorienne, deux nouvelles vies commençaient, innocentes du lourd héritage de sang, d'amour et de haine qui pesait sur leurs petites têtes. Et loin, très loin, dans un palais de pierre froide, une reine sans enfant tendait ses filets dans l'obscurité, guidée par la lueur verte de sa jalousie, déterminée à extirper jusqu'à la racine cette fleur interdite qui avait osé pousser dans l'ombre de son trône.

## Chapitre 10

Quatre années. Quatre saisons tournant en un cycle doux-amer, déposant leur poussière de jours paisibles sur le petit village de Valdor. Quatre années pour qu'Elicia Kealenn, l'ancienne lame de Wilhem Morgen, la maîtresse secrète d'un roi, se métamorphose en autre chose : une mère. La femme qui avait manié l'acier avec une grâce mortelle tenait désormais des petites mains potelées, effaçait des larmes avec son pouce, chuchotait des histoires de paladins et de dragons à l'heure du coucher.

L'armure légère était remise au fond d'un coffre, remplacée par des robes de laine simple, teintées aux baies des collines par Kaithlyn. Mais sous la douceur apprise, sous la sérénité de surface, le métal demeurait, trempé maintenant par une angoisse plus profonde que celle du champ de bataille : la peur pour ses enfants.

Cléo et Théo. Leurs noms étaient des prières sur ses lèvres, des talismans contre l'oubli de leur origine. Ils avaient grandi comme les pissenlits entre les pierres de l'auberge, vigoureux, ensoleillés, irrépessibles. Leurs rires étaient le véritable chant de « L'Ombre et la Lumière », une musique si vivante qu'elle semblait repousser les ombres des collines.

Ce matin-là, le soleil perçait les nuages bas, inondant la salle commune d'une lumière pâle et dorée. L'air sentait le pain fraîchement sorti du four et le lait chaud. Elicia rangeait des chopes derrière le comptoir quand une tornade miniature fit irruption. Théo, ses cheveux d'un blond pâle tellement semblable à ceux de Cyrus qu'il en était une douleur constante, arriva le premier, les yeux brillants d'une découverte. « Maman ! Cléo a trouvé une famille de roitelets dans le vieux saule près du gué ! Le nid est fait de mousse et de toiles d'araignée, et il y a quatre œufs, pas plus gros que des haricots ! Bleus ! Comme les pierres du torrent ! » Cléo apparut derrière lui, plus calme dans son exaltation. Ses cheveux, d'un noir de jais si profond qu'il semblait absorber la lumière, étaient emmêlés de brindilles. Ses yeux, d'un bleu acier étonnant, fixaient sa mère avec une fierté sérieuse. « Je n'ai pas touché, maman. J'ai juste regardé. De loin. Comme tu l'as dit. Les parents chantaient très fort, ils avaient peur. » Elicia posa le torchon, un sourire involontaire aux lèvres. Elle s'agenouilla, les prenant dans ses bras, respirant l'odeur d'herbe mouillée et d'enfance qui émanait d'eux. « Tu as bien fait, mon trésor. Le respect de la vie, même la plus petite, est la

première vertu d'un chevalier... ou d'une chevalière. »

Théo se tortilla, impatient. « On peut y retourner ? Pour les surveiller ? On sera des gardiens secrets ! »

« Des gardiens *silencieux*, » corrigea Elicia en lui tapotant le nez. « Le silence est l'arme du guetteur. »

Talean, en train de polir un pichet d'étain, émit un grognement amusé. « Silencieux ? Ces deux-là ? Le jour où ils seront silencieux plus de cinq minutes, je mangerai mon bonnet, Elicia. »

Cléo se redressa, les mains sur les hanches, dans une pose qui rappelait étrangement à Elicia Cyrus lorsqu'il faisait face à un conseiller récalcitrant. « On *peut* être silencieux ! On sait faire ! Pour les oiseaux, on le fera ! »

Leurs débats furent interrompus par Kaithlyn, surgissant de la cuisine avec un plateau de biscuits encore fumants, parfumés à la cannelle et au miel. « Avant toute expédition ornithologique, il faut des provisions ! Un gardien a l'estomac vide est un gardien distrait. »

Les enfants, vaincus par l'odeur irrésistible, se précipitèrent vers une table. Elicia croisa le regard de Kaithlyn. Un échange silencieux, chargé d'affection et de complicité. Ces deux êtres, Talean et Kaithlyn, étaient devenus les piliers de son

nouveau monde, les parrains de ses enfants, les gardiens de son secret.

Mais le secret, comme une vigne vivace, grandissait avec les enfants. Chaque jour, Elicia y voyait davantage Cyrus. Ce n'était pas seulement la couleur des yeux de Cléo, ou la forme du sourire de Théo. C'était la posture assurée de la petite fille, son regard direct et pénétrant. C'était la curiosité obstinée du garçon, sa façon de froncer les sourcils en concentrant toute son attention. C'étaient des éclairs de caractère, des étincelles d'une âme royale qui s'ignorait. La nuit était leur moment le plus intime, quand le silence de Valdor tombait, aussi épais que la laine des couvertures. Elicia les bordait dans leurs petits lits jumeaux, sous le toit de chaume qui bruissait doucement au vent. Une nuit, alors qu'elle ajustait la couverture de Théo, il la regarda de ses grands yeux bleus, soudain très sérieux. « Maman, pourquoi on n'a pas de papa ? » demanda-t-il, la question tombant comme une pierre dans l'étang calme de la chambre.

Le cœur d'Elicia fit un bond douloureux contre ses côtes. Elle s'assit sur le bord du lit, prenant sa petite main dans la sienne. De l'autre lit, Cléo, censée dormir, ouvrit un œil, tout aussi attentive.

« Votre papa, » commença Elicia, choisissant ses mots avec le soin d'un

démineur, « est un homme très important. Il porte de très lourdes responsabilités, sur ses épaules. Le genre de responsabilités qui... l'empêchent d'être là où son cœur voudrait. » Elle voyait leurs petits visages, tendus, cherchant à comprendre l'incompréhensible. « Mais il vous aime. D'un amour aussi grand que la rivière, aussi solide que les montagnes. Même s'il ne peut pas être ici pour vous le dire. » Cléo se redressa sur un coude. « Il viendra un jour ? Quand il aura fini ses... resso... ses responsabilités ? »

Elicia sentit une lame de douleur lui traverser la poitrine. *Jamais*, voulait-elle crier. *C'est trop dangereux*. Mais elle ne pouvait pas assassiner leur espoir. « Peut-être, » murmura-t-elle, le mot aussi léger et fragile qu'une bulle de savon. « Quand le moment sera sûr. Pour tout le monde. » Une fois endormis, leurs respirations douces et synchrones emplissant la pièce, Elicia s'échappa. Elle monta à sa propre chambre, s'accouda à la fenêtre ouverte. La nuit était froide, claire, piquetée d'étoiles indifférentes. Elle serra entre ses doigts le pendentif qu'elle portait toujours, un simple médaillon d'argent gravé d'un lion stylisé. Un cadeau de Cyrus, l'un des rares objets tangibles qui les liaient encore. « Cléo a ton regard quand tu es décidé, » chuchota-t-elle à la nuit, comme si les mots

pouvaient traverser les lieues. « Elle défie le monde déjà. Et Théo... il a ta curiosité, ton besoin de comprendre comment tout fonctionne. Ils sont toi, Cyrus. Des morceaux de toi, vivants, qui grandissent ici, dans l'ombre. Et tu ne le sais pas. » Des pas feutrés derrière elle. Kaithlyn, une tasse de tisane de tilleul à la main, s'approcha. « Tu parles à nouveau aux étoiles, » dit-elle doucement, sans reproche. « Elles sont les seules à pouvoir garder le secret, » répondit Elicia, une larme coulant enfin, chaude sur sa joue froide. Kaithlyn posa la tasse et enlaça ses épaules. « Tu as fait ce qu'il fallait. Mais le cœur ne suit pas toujours la raison. Et ces enfants... chaque jour, ils ressemblent davantage à leur histoire. » « Je sais, » gémit Elicia. « Kaithlyn, je sais. Et j'ai peur. Peur que quelqu'un les regarde et voie, non pas des enfants de Valdor, mais les héritiers perdus de Ravernglen. »

À des centaines de lieues de là, dans la froide splendeur de Ravernglen, un autre genre de pourrissement avait eu lieu. Les années avaient cimenté la distance entre Cyrus et Agatha en un mur de glace poli, impénétrable. Le roi s'était réfugié dans une hyperactivité royale, noyant le souvenir d'Elicia sous des montagnes de parchemins, des heures d'entraînement épuisant, des

inspections de garnisons lointaines. Il était un fantôme efficace, régnant sur un royaume prospère mais dont le cœur, le sien, était une chambre vide et sonore. Agatha, elle, avait vu son ressentiment se transformer en une chose froide, dure et brillante comme un diamant noir. Elle régnait sur la cour avec une élégance acérée, chaque sourire un calcul, chaque regard une évaluation. Mais le soir, dans l'intimité forcée de leurs appartements, la glace craquait pour laisser s'échapper des vapeurs de venin.

« Le conseil des Comtes du Nord réclame à nouveau des subsides pour leurs routes, » annonça-t-elle un soir, alors qu'ils dînaient dans un silence que seul le cliquetis des couverts troublait. « Mais peut-être préfères-tu ignorer cela, comme tu ignores tes responsabilités les plus fondamentales. Le royaume attend un héritier, Cyrus. Il crie son besoin dans le silence que tu laisses derrière toi. »

Cyrus leva les yeux de son assiette. Son regard n'était plus celui du roi blessé de jadis, mais celui d'un homme fatigué jusqu'à l'os, vidé de toute émotion qu'il ne pouvait maîtriser. « Le royaume, Agatha, a un roi. Un roi qui fait son devoir. L'héritier viendra quand les dieux le décideront, pas quand tes ambitions l'exigeront. »

Elle ricana, un son bref et sec. « Mes ambitions ? Mes ambitions sont celles de tout le royaume ! Les tiennes, en revanche, semblent s'être enfuies avec une certaine capitaine il y a quatre ans. As-tu au moins reçu de ses nouvelles ? Un mot ? Un signe ? Ou t'a-t-elle, elle aussi, jugé indigne de son attention ? »

Cyrus se leva, lentement, avec une dignité qui désarma toute réplique immédiate. « L'entraînement nocturne des sentinelles m'attend. Excuse-moi. »

Il partit, laissant derrière lui non pas la fureur d'Agatha, mais son mépris glacial. Elle le regarda s'éloigner, ses doigts se crispant sur le bras de son fauteuil. Il était hors d'atteinte. Insensible. Et dans cette insensibilité même, elle sentait la permanence de l'autre, de celle qui était partie.

C'est alors que l'opportunité se présenta, glissant entre ses doigts comme un poignard offert par le destin. Un messenger de la Croisade, porteur du sceau de Wilhem Morgen, arriva au château. Par un hasard trop parfait pour être innocent, la missive destinée à Cyrus atterrit entre les mains d'Agatha avant qu'il ne puisse la voir. Le parchemin, d'un vélin épais, sentait l'encens et la poussière de route. Elle le brisa, son cœur battant d'une anticipation malsaine.

Les mots de Wilhem étaient mesurés, évasifs. « *Elicia est en sécurité... vie simple et tranquille... loin des intrigues... s'occupe de ses enfants avec dévouement...* »

Le monde sembla s'arrêter. Le bruit de la cour, le murmure du vent aux fenêtres, tout disparut. Il ne restait plus que ces deux mots, gravés en lettres de feu sur sa rétine : *SES ENFANTS*.

Un tremblement la prit, d'abord intérieur, puis physique. Ses mains serrèrent le parchemin au point de le déchirer. *Enfants*. Au pluriel. La chair de Cyrus, donnée à une autre. L'héritier, les héritiers, qu'elle n'avait pu fournir, existaient quelque part, élevés par cette femme, cette intruse, cette voleuse.

« Non, » souffla-t-elle, la voix rauque. « Non, non, non. »

Une tempête de rage, de jalousie et d'une peur viscérale, primitive, la submergea. Ce n'était plus seulement son mari qu'on lui avait pris. C'était l'avenir. La légitimité. Tout. Ces bâtards, où qu'ils soient, étaient une bombe à retardement sous le trône des Lylandis. Et sous le sien.

Avec des gestes saccadés, elle marcha jusqu'à l'âtre et jeta la lettre dans les flammes. Le parchemin se recroquevilla, noircit, les mots « enfants » et « dévouement » étant les derniers à se

consumer. Elle les regarda brûler jusqu'à ce qu'il ne reste que des cendres grises. Puis, le calme revint. Un calme terrible, mortel. Son visage redevint un masque de porcelaine lisse. Ses yeux gris n'étaient plus des lacs de colère, mais des miroirs d'acier poli, réfléchissant une décision prise. Elle convoqua ses ombres, les hommes aux visages oubliables. Cette fois, elle ne les reçut pas dans ses appartements, mais dans un réduit sans fenêtre, au cœur des fondations du château. L'air y était humide, froid, sentant la pierre moisie et le secret. « La mission précédente prend une nouvelle dimension, » annonça-t-elle, sa voix un filet de glace dans l'obscurité. « La cible a... des rejetons. Deux. Trouvez-la. Et trouvez-les. Je veux des détails. Le lieu exact. Leurs habitudes. Leurs visages. Tout. » L'un des hommes, le plus âgé, à la cicatrice en travers de la lèvre, osa une question. « Et si elle est sous la protection de Morgen ? Ses hommes sont redoutables. » Agatha tourna vers lui son regard d'acier. « Je ne paie pas pour des « si ». Je paie pour des résultats. Contournez la Croisade. Payez des locaux. Utilisez la ruse. Je me fous des méthodes. Je veux l'information. Et la discrétion absolue. Si le roi apprend ne serait-ce qu'un souffle de cette enquête, ce sera votre dernier souffle. Compris ? »

Leurs acquiescements furent des murmures dans l'obscurité. Ils partirent, se fondant une fois de plus dans les pierres du château. Restée seule, Agatha remonta vers la lumière. Elle se posta à la grande fenêtre de la salle du trône, dominant la cité qu'elle considérait comme sienne. Sa jalousie avait mué. Ce n'était plus une émotion brûlante, mais un moteur froid, une logique implacable. Elicia et ses enfants représentaient une faille existentielle dans l'édifice de son pouvoir. Une faille qu'il fallait colmater. Ou éradiquer.

« Tu as pris ce qui était à moi, » murmura-t-elle au paysage, mais c'était à l'absente qu'elle s'adressait. « Mon statut. Son attention. Et maintenant... sa lignée. Tu as planté des graines empoisonnées dans mon jardin, petite soldate. Et moi, je vais les arracher. Une à une. »

De retour à Valdor, l'innocence persistait, mais teintée d'une ombre nouvelle dans le regard d'Elicia. Elle observait ses enfants jouer dans la clairière derrière l'auberge. Cléo, avec son épée de bois, menait une charge imaginaire contre des hordes de trolls invisibles, ses ordres clairs et autoritaires résonnant dans l'air calme. « En avant, chevaliers de la Lumière ! Pour le roi ! Pour la reine ! »

Elicia tressaillit. *Pour le roi*. Des mots innocents, appris dans les histoires de Kaithlyn. Mais ils prenaient un écho sinistre. Théo, plus contemplatif, avait creusé un petit fossé dans la terre meuble et y faisait couler l'eau d'une cruche, étudiant le cheminement du liquide avec une concentration intense. « Regarde, maman, je fais une rivière. Comme celle qui va jusqu'à la mer. Un jour, je suivrai une rivière jusqu'au bout du monde. » Ils étaient si beaux. Si vivants. Et chaque jour, leur ressemblance avec Cyrus se faisait plus criante, plus dangereuse. Non seulement dans leurs traits, mais dans leurs inclinations. L'autorité naturelle de Cléo. L'esprit stratégique et curieux de Théo. Le sang de Ravernglen chantait en eux, un hymne silencieux que des oreilles attentives pourraient un jour entendre. Le soir, alors que Kaithlyn les faisait baigner dans une grande cuve en bois près du feu, Elicia s'isola dans sa chambre. Elle prit une vieille carte des Marches Occidentales, tracée par Wilhem lui-même. Son doigt suivit la route qui partait de Valdor, s'enfonçant plus loin dans les montagnes, vers des villages encore plus isolés, des vallées sans nom. « Peut-être... plus loin, » murmura-t-elle. « Plus haut. Un endroit où même les échos de Ravernglen ne parviennent pas. »

Mais l'idée de déraciner à nouveau ses enfants, de les arracher à la seule stabilité qu'ils aient connue, à Talean et Kaithlyn qui étaient leur soleil et leur lune, lui brisait le cœur. Étaient-ils plus en danger ici, dans ce nid douillet où leur ressemblance pouvait être remarquée ? Ou en fuite perpétuelle, devenant des étrangers partout ? Elle serra le médaillon lionné contre sa poitrine. « Que fais-tu, Cyrus ? » souffla-t-elle dans le vide. « Penses-tu parfois à moi ? À ce qui aurait pu être ? Et si tu savais... si tu voyais Cléo et Théo... que ferais-tu ? » La question restait sans réponse, perdue dans le gouffre de quatre années de silence. En bas, les rires des enfants mêlés aux encouragements de Kaithlyn montaient, doux et joyeux. C'était son présent. Un présent précieux, fragile, qu'elle avait volé au destin et à la haine d'une reine. Et qu'elle défendrait, elle le savait avec la certitude froide du guerrier qu'elle était toujours, jusqu'à son dernier souffle. Le problème, c'était qu'elle ne savait pas encore contre quelle forme précise, ni de quelle direction, la haine allait finalement frapper.

## Chapitre 11

L'après-midi à Valdor était un tableau vivant de paix pastorale, une toile tissée de lumière dorée filtrant à travers les feuillages denses, du murmure apaisant de la rivière et du parfum de la terre chaude et des fleurs sauvages. L'air lui-même semblait chargé d'une somnolence bienveillante, un philtre naturel qui endormait la vigilance. C'était une illusion, bien sûr, un rideau de soie tendu devant l'abîme, et Elicia Kealenn, l'ancienne Lame, le sentait dans ses os, dans ce sixième sens que la guerre avait forgé en elle.

Cléo et Théo, ses soleils jumeaux, ses raisons de respirer, jouaient près du gué, là où l'eau claire chantait sur les galets. Leurs rires étaient des clochettes d'argent dans le silence de la vallée, une musique si pure qu'elle faisait mal au cœur d'Elicia. Elle les surveillait de la fenêtre de la cuisine, les mains enfarinées, un sourire fragile aux lèvres. Puis, la musique se brisa.

Ils revinrent en courant, non pas avec l'excitation joyeuse d'une découverte, mais avec la panique soudaine des faons sentant le loup. Leurs petits visages, habituellement rayonnants, étaient pâles, les yeux agrandis par une peur primitive. Leurs pas sur le sentier de terre étaient lourds, désordonnés. « Maman ! »

Le cri de Cléo, perçant, arracha Elicia à sa torpeur. Elle se précipita, s'agenouillant, les enlaçant dans un geste protecteur avant même de savoir. Leurs petits corps tremblaient contre le sien.

« Respirez, mes amours, respirez, » murmura-t-elle, sa voix un baume qu'elle s'efforça de rendre calme. « Que s'est-il passé ? »

Théo, le souffle court, les mots s'échappant par saccades. « Un homme... près des grands saules... il nous a regardés. Il a dit... 'Bonjour, petits. Vous vivez à l'auberge ? Vous avez l'air de jeunes aventuriers.' »

Cléo, plus articulée mais tout aussi effrayée, ajouta : « Il avait des yeux... des yeux qui ne souriaient pas, maman. Même quand sa bouche le faisait. Il a demandé nos noms. Il a dit... 'Vous ressemblez à quelqu'un que je connais.' »

Un froid glacial, plus mortel que le vent des montagnes en hiver, traversa Elicia. Elle serra ses enfants plus forts, comme pour les cacher dans sa propre chair. « Qu'avez-vous répondu ? »

« Rien ! » s'exclama Théo avec une fierté farouche qui rappela à Elicia, avec une douleur aiguë, Cyrus face à ses conseillers. « On s'est regardés, et on a couru. Très vite. Comme tu nous as appris. »

La leçon, donnée comme un jeu – « Si un étranger vous parle et que votre cœur bat

trop fort, partez, courez, ne vous retournez pas » – venait de sauver leurs vies. L'espace d'un instant, une gratitude sauvage submergea la terreur. Puis la réalité s'abattit. Ils étaient trouvés. Ou du moins flairés.

Kaithlyn arriva, son tablier taché de confiture, lisant l'horreur sur le visage d'Elicia avant même de voir les enfants. « Doux cieux... qu'y a-t-il ? »

Elicia lui transmet l'information d'un regard, un langage codé de mères et de survivantes. Kaithlyn pâlit, mais son visage rond et doux se durcit immédiatement en une résolution de granit. « Talean, » dit-elle simplement, et elle partit le chercher.

Quand Talean arriva, essuyant ses mains calleuses à un torchon, son regard passa des enfants effrayés au visage de marbre d'Elicia. L'homme jovial disparut, laissant place au soldat qu'il avait été avant de prendre l'auberge. « Décris-le, » ordonna-t-il à Théo, sa voix basse et grave.

La description fut maigre : grand, manteau sombre, une cicatrice ? Peut-être près de l'œil ? Une voix râpeuse. Des détails banals, mais qui sentaient la profession. L'homme n'était pas un voyageur égaré. Il était un éclaireur. Le premier frémissement d'une tempête qui approchait.

« Vous ne sortez plus seuls, » déclara Elicia, et ce n'était plus une suggestion maternelle,

mais un ordre de commandant. « Pas un pas hors de cette auberge sans moi, Kaithlyn ou Talean. C'est compris ? »

Ils hochèrent la tête, leurs petits visages sérieux, effrayants de maturité soudaine. Ils sentaient, comme les animaux, le changement dans l'air.

Talean posa une main massive sur l'épaule d'Elicia. « Je vais faire le tour. Demander. Un étranger dans Valdor, ça ne passe pas inaperçu. » Il partit, son pas lourd mais déterminé.

Kaithlyn prit les enfants, les attirant vers la cuisine avec des promesses de tartes aux baies. « Laisse-moi faire, Elicia. Occupe-toi de ce qui doit l'être. »

Ce qui devait l'être. Elicia monta dans sa chambre, les jambes flageolantes. Elle ouvrit le vieux coffre au pied de son lit. Sous des couvertures de laine, elle trouva ce qu'elle cherchait : son plastron d'acier brun, ses brassards, son épée. Le métal était froid, lourd, familier. Une seconde peau qu'elle avait espéré ne plus jamais revêtir. Elle passa les doigts sur la lame. Pas de rouille. Talean l'avait entretenue, silencieusement, mois après mois, sachant qu'un jour peut-être...

À Ravernglen, la tempête avait déjà éclaté, mais c'était une tempête de pierre et de glace, confinée dans le cœur d'Agatha.

L'espion était revenu, rapportant non pas des soupçons, mais des certitudes gravées dans la chair vivante de deux enfants. « *Ils ressemblent indéniablement à votre époux... les cheveux noirs, les yeux bleus... impossible à ignorer.* »

Les mots avaient résonné dans le salon privé d'Agatha comme des coups de marteau sur un cercueil. Elle était restée immobile, une statue de rage et d'humiliation pétrifiée. Ce n'était pas seulement la trahison de Cyrus. C'était un renversement de l'ordre naturel. Elle, la reine stérile, voyait sa place, son avenir, son essence même, incarnés par la bâtarde de son mari et de cette... cette soldate.

« Alors c'est vrai, » avait-elle murmuré, et sa voix était le frottement de deux lames de verre. « Elle lui a donné ce que mon corps a refusé. Elle a planté son drapeau dans mon royaume. »

La décision ne fut pas prise dans un accès de folie, mais dans un calcul froid, précis, implacable. Ces enfants étaient une tumeur dans le corps de son règne. Une tumeur qu'il fallait exciser. Radicalement. Sans laisser de traces.

Elle avait donné ses ordres à l'espion, dans le réduit sans fenêtre, chaque syllabe une goutte de venin. « *Trouvez des hommes... des professionnels... leur silence sera garanti... tout doit être effacé.* » L'homme

était parti, et un calme mortel était descendu sur elle. Elle était devenue la gardienne d'un secret monstrueux, l'architecte d'une vengeance si totale qu'elle en effacerait jusqu'au souvenir. Mais les dieux, ou peut-être le simple destin moqueur, avaient d'autres plans. L'arrivée de Wilhem Morgen fut un tremblement de terre dans son château de certitudes. Le voir entrer dans la grande salle, sa cape argentée balayant les dalles, son visage empreint d'une gravité qui n'augurait rien de bon, fut comme voir un fantôme porteur d'un verdict.

« Haut Seigneur Morgen, » l'avait-elle accueilli, son sourire un masque de glace fine. « Ravernklen n'a pas sollicité la Croisade. »

Le vieux paladin n'avait pas cillé. « Je viens pour le roi. Une affaire qui ne souffre aucun retard. »

Leur échange avait été un duel de regards, un test de volonté. Elle avait tenté de le renvoyer, d'utiliser son autorité de reine comme un rempart. Mais Wilhem était un roc. Un roc qui avait vu naître et mourir des empires. Sa menace implicite – un affront à la Croisade – était réelle. À contrecœur, rageante, elle avait dû céder.

Quand Cyrus était entré, surpris mais sincèrement heureux de voir son vieil ami, Agatha avait senti le sol se dérober sous

elle. La vérité, contenue dans la lettre qu'elle avait brûlée, allait jaillir. Et elle jaillit. « *Elle est partie de la Croisade enceinte... elle a deux enfants... ils te ressemblent beaucoup.* »

Les mots de Wilhem tombèrent dans la salle comme des pierres dans un puits sans fond. La stupeur sur le visage de Cyrus, puis la lente, terrible compréhension. Il s'était tourné vers elle, et dans ses yeux, elle avait vu non pas la colère, mais quelque chose de pire : une désillusion absolue, un mépris glacé.

« C'est toi. Tu as intercepté la lettre. »

Le mensonge était inutile. Sous le regard accusateur de Wilhem, sous celui, dévastateur, de Cyrus, toute défense s'effondra. La rage accumulée, la jalousie cannibale, avait explosé.

« OUI ! » avait-elle hurlé, et le cri avait déchiré le vernis de sa dignité royale, révélant la créature ulcérée en dessous. « Et j'ai fait ce que tu n'avais pas le courage de faire ! J'ai ordonné qu'ils soient éliminés ! ELLE et ses BASTARDS ! »

Le silence qui avait suivi fut plus assourdissant que son cri. La confession était là, hideuse, irrémédiable. Elle avait vu le monde de Cyrus – leur monde – se briser en mille morceaux dans ses yeux. Puis était venu l'ordre, glaçant, définitif : « Arrêtez-la. »

Les gardes avaient hésité, terrorisés par l'acte même d'arrêter une reine. Mais la volonté de Cyrus était devenue une force de la nature. Ils l'avaient emmenée, elle se débattant, hurlant des imprécations, des rappels à son statut, à leurs vœux. Ses cris s'étaient éteints dans les couloirs, laissant un silence chargé d'horreur.

Cyrus s'était alors tourné vers Wilhem, et sur son visage, il n'y avait plus de place pour autre chose qu'une détermination féroce, animale. « Nous partons.

Maintenant. »

À Valdor, le crépuscule était tombé, teintant le ciel de pourpre et d'orange, un coucher de soleil magnifique et menaçant. L'auberge « L'Ombre et la Lumière » était close, les volets tirés. À l'intérieur, l'air était épais de tension. Talean avait barricadé la porte arrière. Kaithlyn avait caché les enfants dans le réduit sous l'escalier, un espace secret connu d'eux seuls, avec des couvertures, de l'eau et la stricte consigne de ne faire aucun bruit, quoi qu'ils entendent.

Elicia était debout au centre de la salle commune, son épée nue à la main. Elle portait son plastron, mais pas son heaume. Ses cheveux blonds étaient noués sévèrement. Elle respirait lentement, profondément, centrant son esprit comme

elle le faisait avant une bataille. Talean se tenait près d'elle, une lourde hache de bûcheron à la main. Kaithlyn, contre toute attente, avait saisi un long couteau de cuisine et se tenait près de l'escalier, gardant l'accès aux enfants.

« Ils viendront de nuit, » murmura Elicia. « Pour la surprise et la honte. »

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. Un choc sourd contre la porte d'entrée, puis un autre. Le bois robuste gémit. Talean serra le manche de sa hache. « Ils sont là. »

La porte explosa vers l'intérieur dans un nuage d'éclats. Des silhouettes sombres se découpèrent dans l'embrasure, le dernier rayon de soleil accrochant des lames nues. Ils étaient cinq. Des visages durs, usés, des yeux qui avaient vu trop de sang pour s'émouvoir encore. Leur chef, un homme à la cicatrice zébrant sa joue, entra le premier, son regard balayant la pièce avant de se poser sur Elicia.

« Elicia Kealenn, » dit-il, sa voix un râle de gravier. « Tu es plus difficile à trouver qu'une puce sur un chien noir, mais on t'a eue. Viens gentiment. Ça ira plus vite. »

Elicia ne bougea pas. « Je ne vais nulle part. Et vous allez quitter ce lieu. Maintenant. » L'homme ricana. « Jolie parole. Mais nous, on a des ordres. Et ils disent que toi et tes petits, vous devez disparaître. » Son regard

fouilla la pièce. « Où sont-ils, les bâtards du roi ? »

À ces mots, Talean rugit et chargea, sa hache sifflant dans l'air. Ce fut le signal. L'enfer se déchaîna dans la salle paisible. Elicia devint un tourbillon d'acier. L'épée, extension de son bras, paraît une attaque, ripostait, tranchant le bras d'un assaillant qui hurlait. Elle se déplaçait avec la grâce meurtrière d'un prédateur, utilisant les tables, les bancs, l'espace restreint à son avantage. Elle n'était plus la mère de Valdor. Elle était la Lame de Wilhem, la maîtresse de guerre qui avait tenu tête à Cyrus.

Talean, massif et puissant, était un roc. Sa hache s'abattait avec une force terrible, brisant une épée, envoyant un homme s'écraser contre un mur. Mais ils étaient deux contre cinq, et ces hommes étaient des tueurs professionnels.

Kaithlyn, voyant l'un d'eux tenter de contourner le combat pour monter l'escalier, se jeta sur lui avec un cri sauvage. Son couteau de cuisine trouva une ouverture dans son armure légère, s'enfonçant dans son flanc. L'homme grogna, la repoussa violemment. Elle tomba, se relevant immédiatement, le visage déterminé, prête à se battre jusqu'à la mort pour les enfants qu'elle considérait comme les siens.

Le combat tournait à l'avantage des mercenaires. Talean, blessé à l'épaule, perdait du sang. Elicia, acculée près de la cheminée, paraît coup sur coup, la fatigue commençant à peser. Le chef à la cicatrice lui asséna un coup si puissant que son épée vola de sa main, cliquetant sur les dalles. Il lui pointa son arme à la gorge, un sourire cruel aux lèvres.

« Fin du jeu, soldate. Dis au revoir à ce monde de merde. »

C'est alors que le ciel sembla se déchirer. Le fracas de la porte d'entrée déjà fracturée qui cédaït complètement sous un nouveau choc. Un rugissement, non pas humain, mais le cri de rage d'un lion blessé qui défend sa portée.

« LÂCHEZ-LA ! »

Cyrus Lylandis fit irruption dans la salle, tel un dieu de la guerre descendu des collines. Son armure royale, bleue et or, étincelait dans la pénombre, mais ses yeux brûlaient d'un feu sombre, primitif. Derrière lui, Wilhem Morgen, son marteau de guerre tenu haut, et une demi-douzaine de soldats de Ravernglen, l'élite de la garde, aux visages grimaçants de détermination.

La surprise fut totale. Le chef mercenaire, interloqué, détourna son regard une fraction de seconde. Ce fut suffisant.

Elicia, d'un mouvement de taekwondo appris dans un autre monde ou peut-être

simplement né du désespoir, pivota, saisit le poignet de l'homme et le tordit avec un craquement sec. L'épée tomba. D'un coup de coude au visage, elle l'envoya choir. Le combat reprit, mais l'équilibre était rompu. Cyrus était une force de la nature déchaînée. Il ne se battait pas avec la technique raffinée d'Elicia, mais avec une puissance brute, écrasante, nourrie par quatre ans de frustration et une peur panique qui se transformait en fureur destructrice. Son épée fendit un homme de l'épaule au torse. Un autre fut projeté contre le mur par un coup de bouclier.

Wilhem, plus lent mais imparable, balayait tout sur son passage avec son marteau, la sainteté de sa cause rendant chaque coup d'autant plus terrible.

En quelques minutes, ce fut fini. Les mercenaires étaient à terre, morts ou mourants. Le silence revint, troublé seulement par le souffle rauque des combattants et le craquement du feu dans l'âtre.

Cyrus, haletant, chercha Elicia du regard. Elle était debout, appuyée contre le comptoir, une main sur une entaille au bras, l'autre tenant à nouveau son épée. Leurs yeux se rencontrèrent à travers la salle dévastée, jonchée de corps et de débris. Quatre ans de silence, de douleur, de séparation, se dissipèrent dans cette simple

connexion. Il n'y eut pas de mots. Il n'y en avait pas besoin.

Puis, un bruit. Un petit sanglot étouffé venant de l'escalier. Kaithlyn, le visage tuméfié mais triomphant, émergea du réduit secret, tenant par la main Cléo et Théo. Les enfants, pâles, les yeux écarquillés, regardaient le carnage, puis leur mère, puis l'homme géant en armure royale couvert de sang qui n'était pas le sien.

Cyrus laissa tomber son épée. Le bruit métallique sur le sol sonna comme une cloche. Il s'agenouilla lentement, sa grande armure gémissant. Il ne tendit pas les bras. Il les ouvrit simplement, les paumes vers le ciel, dans un geste d'offrande et de vulnérabilité totale.

Elicia les poussa doucement. « Allez, » murmura-t-elle, sa voix brisée par les larmes qu'elle retenait depuis si longtemps. « Allez voir votre père. »

Cléo fut la première. Elle s'avança, prudente, son petit visage sérieux scrutant celui de cet étranger immense. Elle s'arrêta à un pas de lui. « Tu es... le roi ? »

demanda-t-elle, sa voix un chuchotement.

Cyrus réussit à sourire, un sourire tremblant, énorme, qui illumina son visage durci et le transforma. « Non, ma petite guerrière. Je suis ton papa. »

Cléo plongea alors dans ses bras. Théo la suivit, moins sûr mais attiré par une force

invisible, celle du sang qui reconnaît le sien. Cyrus les enlaça, les serrant contre sa cuirasse froide et dure, mais son étreinte était d'une douceur infinie. Il enfouit son visage dans leurs cheveux, inhalant leur odeur d'enfance, de terre et de peur surmontée. Des sanglots silencieux secouèrent son large corps.

Elicia s'approcha, s'agenouillant à côté d'eux. Elle posa une main sur le bras de Cyrus, l'autre sur la tête de Théo. Leurs regards se croisèrent à nouveau, par-dessus la tête de leurs enfants. Dans ses yeux à lui, elle vit la tempête passée, la culpabilité, la joie déchirante, et une promesse, solide comme l'acier de son armure.

« Je suis désolé, » murmura-t-il, les mots destinés à elle seule. « Désolé pour chaque seconde perdue. »

Elle secoua la tête, une larme coulant enfin.

« Tu es venu. C'est tout ce qui compte. »

Dans la salle dévastée de L'Ombre et la Lumière, entourés des preuves sanglantes de la haine qu'ils avaient surmontée, la famille de Cyrus Lylandis – le roi, la guerrière, la princesse et le prince cachés – était enfin réunie. La bataille était gagnée. La guerre, Elicia le savait, ne faisait que commencer. Mais pour la première fois, elle ne la mènerait pas seule.

## Chapitre 12

L'auberge de l'Ombre et la Lumière, cette nuit-là, n'était plus le même lieu. Les murs de pierre, imprégnés pendant des années de fumée de bois, de rires simples et de la douce mélancolie d'Elicia, venaient d'absorber le parfum âcre du sang, la sueur de la peur et le grincement de l'acier. Le silence qui avait suivi la bataille était d'une qualité différente, dense, chargé du souvenir récent de la violence et de l'électricité fragile du soulagement. Les soldats de Ravernghen, efficaces et silencieux, avaient évacué les corps des mercenaires et nettoyé le pire du carnage. Mais l'odeur métallique persistait, se mêlant à la senteur du ragoût que Kaithlyn, dans un geste presque maniaque de normalité, s'était mise à préparer. Une table avait été dressée au centre de la salle principale, loin de la porte éventrée condamnée par une armoire basculée. Des chandelles avaient été allumées, projetant des cercles de lumière tremblotante qui semblaient lutter contre les ombres plus profondes, celles qui s'accrochaient aux coins et au plafond bas. C'était un festin d'après-guerre, une célébration précaire au bord de l'abîme.

Cyrus était assis sur un banc, un poids colossal sur les épaules malgré sa victoire. À sa gauche, Cléo s'était perchée sur ses

genoux, une petite main possessive agrippée à la manche de sa tunique, comme si elle craignait qu'il ne se dissolve en fumée. À sa droite, Théo, plus réservé, se tenait debout près de lui, son épaule appuyée contre le bras de son père, absorbant sa chaleur et sa solidité par simple contact. Les enfants, après le choc et les larmes, étaient passés à une phase de curiosité intense, presque fébrile, dirigée vers cette montagne d'homme en armure qui était soudain le centre de leur univers. « C'est vrai, » demanda Cléo, ses grands yeux bleus, si parfaitement identiques à ceux de Cyrus qu'ils en étaient une révélation continue, fixant son visage avec une intensité déconcertante, « que tu es un roi ? Pas un chevalier, mais le roi de tout ? » Cyrus détourna son regard de la flamme d'une bougie qu'il fixait depuis un moment. Un sourire, usé mais vrai, éclaira ses traits creusés par la fatigue et l'émotion. « Oui, ma petite fauconne. Je suis le roi. De Ravernglen. »

Théo, sans lever les yeux de la main scarifiée de son père qu'il étudiait avec une fascination de petit naturaliste, murmura : « Une couronne, alors. En or ? Avec des pierres qui brillent comme les étoiles ? » « Elle est en or, oui, et serti de saphirs. Mais elle est très lourde, et elle pique sous les cheveux. Je ne la porte que lorsque je dois...

être le roi pour tout le monde. Pas quand je suis simplement ton père. »

Cléo émit un petit grognement de désapprobation. « Moi, si j'étais reine, je la porterais tout le temps. Même pour dormir. Pour que tout le monde sache, même dans les rêves. »

Un rire bas et chaleureux, le premier vrai depuis des années, gonfla la poitrine de Cyrus. Il le laissa échapper, un son riche qui sembla ébranler les ombres. « Une reine pratique, alors. Je prends note. »

Elicia, assise en face de lui, de l'autre côté de la table, observait la scène. Elle avait retiré son plastron, ne gardant qu'une tunique simple, et ses cheveux défaits tombaient en cascade pâle sur ses épaules. Son visage était un mélange de fatigue extrême et d'une sérénité nouvelle, fragile comme la première glace d'un étang. Voir Cyrus ainsi, décontracté, riant, submergé par ces deux petites créatures qui étaient sa chair et la sienne, lui procurait une douleur douce, une plénitude qui lui serrait la gorge. « Une reine, » dit-elle doucement, répondant à sa fille, « a d'autres responsabilités qu'une couronne, Cléo. Elle doit écouter, comprendre, protéger. Parfois, le silence et un regard valent mieux qu'un diadème. »

Cléo tourna vers sa mère son regard pénétrant, hérité de Cyrus. « Mais toi,

maman, tu serais une bonne reine. Tu sais déjà tout protéger. »

La phrase, innocente et profonde, tomba dans un silence soudain. Elicia sentit le rouge lui monter aux joues. Cyrus leva les yeux vers elle, et dans son regard bleu acier, elle ne lut pas de surprise, mais une reconnaissance tranquille, une évidence acceptée. « Elle l'est déjà, » murmura-t-il, si bas que seules ses lèvres bougèrent, mais elle lut les mots sur son visage. *Elle est déjà ma reine.*

De l'autre bout de la table, Wilhem Morgen, ayant supervisé le déploiement des sentinelles à l'extérieur, se tourna vers Talean et Kaithlyn. Le vieux paladin avait enlevé son heaume, révélant une crinière de cheveux argentés et un visage buriné par les soleils et les soucis. Ses yeux, d'un gris de pierre de rivière, se posèrent sur le couple d'aubergistes avec une gratitude qui était presque une vénération.

« Talean. Kaithlyn, » commença-t-il, sa voix grave résonnant avec une chaleur inhabituelle. « Les mots sont de pauvres outils pour mesurer une dette comme la mienne... comme la nôtre. Vous avez offert plus qu'un toit. Vous avez offert un sanctuaire. Vous avez fait d'une cachette un foyer. Aujourd'hui, vous vous êtes battus, non pas pour un roi ou pour une cause

lointaine, mais pour une famille. C'est là le plus pur des courages. »

Talean, massif et humble, baissa la tête, gêné par les louanges. Sa main, large et calleuse, se referma sur celle de Kaithlyn sur la table. « Elle... elle faisait partie de la maison, Seigneur Wilhem. Dès le premier jour. Ces petits... » Sa voix se brisa légèrement. « C'est comme s'ils étaient nés ici, sous ce toit de chaume. Les protéger, c'était protéger nos murs. C'était naturel. »

Kaithlyn, les yeux brillants de larmes non versées, ajouta d'une voix ferme : « Nous n'avons pas eu d'enfants, Talean et moi. L'auberge, les voyageurs, ça remplissait les jours. Mais Elicia, Cléo, Théo... ils nous ont donné une famille. Vous ne nous devez rien, Seigneur Morgen. C'est nous qui vous remercions de nous les avoir envoyés. »

Wilhem hocha lentement la tête, une émotion rare passant sur son visage de vieux soldat. « Dans toutes mes années à servir la Lumière, j'ai vu peu d'actes aussi purs que le vôtre. Sachez que la Croisade d'Argent, et la maison de Lylandis, n'oublieront jamais le nom de Valdor, ni celui de « L'Ombre et la Lumière ». »

Pendant ce temps, le feu des questions enfantines continuait de crépiter autour de Cyrus. Théo, ayant fini d'inspecter sa main, releva la tête. « Est-ce que tu as déjà

combattu... un dragon ? Un vrai, qui crache du feu et a des ailes comme des toits ? » Cyrus plissa les yeux, jouant le jeu. « Des dragons, non. Mais j'ai affronté un ours des montagnes une fois, grand comme deux chevaux, et des hommes dont la cruauté était pire que le venin de serpent. Les vrais monstres, Théo, ne portent pas toujours des écailles. Parfois, ils portent des couronnes, ou des sourires. »

La réponse, trop adulte, fit passer une ombre sur le visage du petit garçon. Il comprit, d'une manière intuitive et troublante, que son père ne parlait pas seulement d'histoires. Cléo, plus directe, enchaîna : « Et les mauvaises reines ? Tu les combats aussi ? »

Le regard de Cyrus rencontra brièvement celui d'Elicia. Une douleur muette, partagée, passa entre eux. « Parfois, » dit-il simplement, sa voix un peu plus grave. « Parfois, on doit combattre les mauvais rois et les mauvaises reines pour protéger les bons cœurs. C'est le devoir le plus lourd. » L'atmosphère était devenue trop sérieuse. Wilhem intervint, changeant de sujet avec l'habileté d'un diplomate. « Demain, au petit jour, nous prendrons la route de Ravernglen. Le voyage sera long, mais les routes sont sûres avec une escorte royale. Vous verrez, enfants, votre nouveau foyer est une cité de pierre et de lumière, bâtie

sur une colline. Ses tours semblent toucher les nuages. »

L'excitation revint instantanément. « Un vrai château ? » s'exclama Cléo, oubliant les monstres. « Avec des donjons ? Et des trésors cachés ? »

« Avec tout cela, et bien plus encore, » promit Cyrus, retrouvant son sourire. Mais son regard, lorsqu'il se posa sur Elicia, gardait une gravité sous-jacente. Le repas se termina dans un brouhaha plus léger, les enfants épuisés mais résistant au sommeil, happant chaque mot, chaque promesse de leur père nouvellement découvert.

Plus tard, dans la grande chambre à l'étage où Kaithlyn avait rassemblé des matelas et des couvertures pour en faire un lit familial improvisé, la fatigue finit par terrasser Cléo et Théo. Ils s'effondrèrent, blottis l'un contre l'autre au centre de l'édifice de laine et de toile, leurs respirations devenant rapidement lentes et régulières. La bougie unique projetait des ombres dansantes sur leurs petits visages paisibles.

Elicia et Cyrus restèrent assis de chaque côté d'eux, se regardant par-dessus la petite vallée de leurs corps endormis. Le bruit des soldats en bas avait cessé. Seul le crépitement du feu dans l'âtre de la salle commune montait, étouffé, à travers le plancher.

Cyrus rompit le silence le premier, sa voix un murmure râpeux dans le noir. « Pourquoi, Elicia ? » La question n'était pas une accusation, mais une supplique douloureuse. « Ces quatre années... ces nuits où je me sentais creux, où je rêvais de toi comme d'un fantôme... et toi, tu portais cela. Tu élevais *cela*. Pourquoi ne pas m'avoir donné un signe ? Un mot, confié à un pèlerin, gravé sur un galet jeté dans la rivière... n'importe quoi. »

Elicia ferma les yeux. La blessure était trop fraîche, trop à vif. « La peur, Cyrus, » souffla-t-elle. « Ce n'était pas une émotion, c'était un animal vivant en moi, qui grattait mes entrailles jour et nuit. La peur d'Agatha. Pas la femme frustrée que tu voyais, mais la reine. La reine qui avait tout le pouvoir, tous les yeux, tous les poignards. Je l'avais vue me regarder. C'était le regard de quelqu'un qui voit un insecte à écraser. Si elle avait su pour eux... » Sa main se tendit, effleurant les cheveux de Cléo. « Elle les aurait vus non comme des enfants, mais comme des menaces. Des usurpateurs. De la chair à éliminer. Je ne pouvais pas prendre ce risque. Même pour toi. *Surtout* pour toi. Parce que si tu avais su, tu serais venu, Cyrus. Tu serais venu avec toute ta fureur royale, et elle aurait frappé dans l'ombre, et elle t'aurait pris, toi aussi. »

Cyrus serra les poings, les articulations blanchissant. « J'aurais pu la destituer plus tôt. J'aurais pu... »

« Tu ne savais pas, » l'interrompit-elle doucement, ouvrant les yeux. Ils brillèrent de larmes non versées. « Et moi, j'étais loin, avec ce secret qui grandissait en moi, puis en eux. Chaque jour, ils me demandaient. "Où est papa ? Il est fort ? Il nous aime ?" Et je devais inventer. Je leur racontais l'histoire d'un chevalier parti en croisade, d'un explorateur perdu dans des terres lointaines... des mensonges qui avaient le goût de la cendre. Le pire, ce n'était pas la solitude. C'était de les voir construire un père en argile et en rêves, et de savoir que l'original, le vrai, l'homme que j'aimais... était à quelques jours de cheval, dans un palais de glace, ignorant qu'il était adoré par ces deux petits cœurs. »

Un sanglot, étouffé, rauque, échappa à Cyrus. Il baissa la tête, ses larges épaules tremblant. « Je les ai perdus, » gémit-il, la voix déchirée. « Leurs premiers pas. Leurs premiers mots. Leurs rires, leurs peurs... tout. Volé. Par ma négligence. Par ma confiance aveugle en une femme qui n'était qu'un serpent dans de la soie. »

Elicia se leva, contourna le lit, et s'agenouilla devant lui. Elle prit son visage entre ses mains, forçant son regard à rencontrer le sien. « Regarde-les, Cyrus.

Regarde-les maintenant. Ils ne sont pas perdus. Ils sont là. Endormis. En sécurité. Et ils t'ont, toi. Ils t'ont *maintenant*. Ces années... oui, elles sont parties. Mais elles n'étaient pas vides. Elles les ont faits. Cléo, avec sa volonté de fer et son cœur de lionne. Théo, avec sa douceur et sa curiosité infinie. Ils sont le produit de l'amour *et* de la peur, de la lumière *et* de l'ombre. Et ils sont parfaits. »

Cyrus posa ses grandes mains sur les siennes, les pressant contre ses joues mouillées. Il inspira un grand coup, un frisson parcourant tout son corps. « Je te jure, Elicia, par le sang qui coule dans mes veines et par celui qui coule dans les leurs, que plus jamais personne ne vous fera de mal. Plus jamais vous ne connaîtrez la peur. Vous serez ma couronne, mon trésor, mon royaume le plus précieux. »

Leurs fronts se touchèrent. Dans le silence de la chambre, ponctué par le souffle paisible des enfants, un pacte fut scellé, plus solide que tous les vœux royaux, plus profond que tous les serments d'amour volés dans l'ombre. C'était le serment d'une famille, enfin réunie, déterminée à écrire son propre avenir sur les cendres du passé. Plus tard, alors que l'aube commençait à teinter le ciel d'un gris laiteux à la fenêtre, Cyrus murmura, sa bouche près de l'oreille d'Elicia alors qu'elle s'était allongée près des

enfants : « Demain, nous rentrons à la maison. »

Elicia, les yeux fermés, sentit un sourire se dessiner sur ses lèvres. Pour la première fois, le mot « maison » n'évoquait pas les murs paisibles de Valdor, ni le souvenir doux-amer de Ravernglen. Il évoquait cela : cette chambre, cette chaleur partagée, ces quatre respirations mêlées. Là où ils seraient ensemble, ce serait chez eux. Et demain, ils iraient simplement bâtir cet « ensemble » dans un château, avec tout ce que cela impliquerait de regards, de défis, d'intrigues. Mais ils seraient ensemble.

Elle entrelaça ses doigts avec ceux de Cyrus, par-dessus le dos de Théo endormi. « Oui, » murmura-t-elle. « À la maison. »

Et dans le petit matin froid de Valdor, tandis que les premiers oiseaux commençaient leur chant et que Wilhem donnait ses derniers ordres en bas, la famille de Cyrus Lylandis – le roi meurtri, la guerrière exilée, la petite lionne et le jeune rêveur – dormait enfin d'un sommeil paisible, enlacée dans la certitude neuve et fragile qu'aucune ombre, désormais, ne pourrait les séparer.

## Chapitre 13

Le soleil, pâle et délicat comme un sourire naissant, s'élevait avec une lenteur presque cérémonielle au-dessus des collines de Valdor. Ses premiers rayons, teintés d'un or liquide et poussiéreux, caressèrent les pignons de l'auberge du *Lion Somnolent*, semblant hésiter à pénétrer l'ombre bleutée qui s'accrochait encore aux fondations de pierre. L'air était immobile, chargé de la rosée nocturne et du parfum lourd des géraniums sauvages s'échappant des jardinières de bois. À l'extérieur, dans la cour empierrée, les chevaux – six bêtes solides aux robes variées – soufflaient des nuages de vapeur dans l'air frais. Leurs harnais de cuir froid cliquetaient, musique métallique et animale que punctuaient les pas fermes des soldats. Ces hommes, vêtus de cuir et de mailles discrètes, s'affairaient avec une gravité silencieuse, vérifiant les sangles, le fourreau des épées, le contenu des sacoches. Leurs visages étaient des masques de concentration professionnelle, mais une lueur dans leurs yeux trahissait l'importance de ce départ.

Elicia se tenait sur le seuil battu de l'auberge, un pied encore dans l'intime pénombre du foyer, l'autre déjà dans la lumière crue du matin. Elle était enveloppée d'un manteau de voyage en laine épaisse,

mais rien ne pouvait protéger son cœur de l'intensité du moment. À ses côtés, Cléo et Théo, blottis contre ses jambes, observaient la scène avec de grands yeux où se mêlaient l'excitation et une sourde appréhension. Leurs petites mains étaient froides dans les siennes.

Sur le perron de bois usé par les intempéries et les pas innombrables, se tenaient Talean et Kaithlyn. Le visage de Kaithlyn, ordinairement si lisse et si serein, était un parchemin où s'inscrivaient les stigmates d'une douleur fièrement contenue. Ses yeux, couleur de noisette, semblaient avoir absorbé toute la lumière de l'aube pour la transformer en un chagrin brillant et limpide. Talean, plus massif, les bras croisés sur son torse de tonnelier, tentait de se composer une impassibilité de guerrier, mais un tic nerveux agitait le coin de sa lèvre, et ses doigts tambourinaient une cadence silencieuse sur ses avant-bras.

Ce fut Kaithlyn qui rompit le silence, d'une voix douce mais porteuse, comme un chant ancien. Elle s'avança, et l'air sembla se densifier autour d'elle. Elle prit les mains d'Elicia entre les siennes, et son contact était ferme, chaud, imprégné de toutes les veillées partagées, des soupes préparées de concert, des secrets murmurés à la lueur de l'âtre.

« Vous partez vers une vie que nos esprits à peine peuvent concevoir, ma chère, dit-elle, et chaque mot tombait comme une goutte d'ambre précieuse. Vers des murs de pierre qui doivent paraître bien froids et bien hauts à qui a connu l'humble chaleur du foyer. Mais souviens-toi de ceci, gravé non sur la pierre, mais dans le bois même de cette porte : elle ne se fermera jamais pour toi. Ni pour ces petits êtres. Cette demeure, dans son humble permanence, sera toujours un refuge pour votre âme, si jamais les ornements de votre nouveau monde venaient à peser trop lourd. »

Elicia sentit une émotion monter en elle, non pas comme une vague soudaine, mais comme une marée lente et inexorable qui envahissait chaque creux de son être. Les larmes lui picotèrent les paupières, transformant la scène en une mosaïque de lumières tremblantes. Pourtant, elle sourit, et ce sourire était une chose sincère et douloureuse, une fissure de lumière dans le marbre de son émotion.

« Kaithlyn, Talean... murmura-t-elle, et sa voix était plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu. Les mots sont des coquilles vides face à ce que vous avez été pour nous. Un refuge ? C'est bien trop peu. Vous avez été le socle, le mur porteur, le toit sous lequel notre humanité brisée a pu se ressouder. Vous avez été la famille qui se choisit, plus forte

parfois que les liens du sang. Comment pourrais-je jamais... » Sa voix se brisa, et elle se contenta de serrer les mains de Kaithlyn avec une force désespérée. Talean, alors, grogna, un son profond qui venait de sa poitrine. Il se détacha du perron et s'accroupit lentement, faisant craquer ses genoux, jusqu'à se trouver à la hauteur des yeux grands ouverts de Cléo et de Théo. Son visage buriné, sillonné de rides qui parlaient de rires plus que de peines, se fendit d'un sourire maladroit, tendre et mal à l'aise.

« Hé, les petits loups, dit-il, et sa voix de basse résonnait comme un écho lointain de tonneau. Vous allez troquer notre bon vieux plancher qui grince contre des dalles de marbre, je parie. Et nos pommiers contre des jardins taillés au cordeau. » Il plongea son regard dans celui de Cléo, puis de Théo. « Mais écoutez bien le vieux Talean. N'oubliez pas d'où vous venez. Et écrivez. Des lettres longues comme le bras. Racontez-moi tout. Les chevaliers étincelants, les fêtes qui doivent en jeter, les cachots sombres... et les cuisines ! Surtout les cuisines. Il faut que je sache si le cuisinier du roi vaut mon vieux rôti aux herbes. »

Cléo, ses boucles d'or ébouriffées par la brise matinale, hocha la tête avec une vigueur solennelle, comme si on lui confiait

une mission capitale. « Promis, tonton Talean ! On te dessinera le château aussi ! » Théo, plus silencieux, plus enclin à garder ses tempêtes intérieures, se jeta soudain contre le torse massif de l'aubergiste, y enfouissant son visage. Un murmure étouffé en émergea, chargé de toute la détresse d'un enfant qui sent l'abîme se creuser sous ses pas familiers : « Tu vas nous manquer. Tu vas vraiment nous manquer. »

Talean ferma les yeux un instant, un spasme parcourant sa mâchoire carrée. Il enlaça brièvement le petit garçon, une étreinte rapide et puissante, puis il éclata d'un rire trop fort, trop joyeux, qui sonna faux dans l'air du matin. « Allons, allons ! Pas de ça, mon gaillard ! Tu vas me faire passer pour un vieux sentimental. Allez, filez maintenant, tous ! Avant que cette vieille bique de Kaithlyn et moi, on ne changions d'avis et qu'on vous enferme à la cave pour garder votre rire auprès de nous pour toujours ! »

Le moment des derniers adieux était venu, cruel et nécessaire. Elicia les étreignit tous deux, sentant dans leurs corps la force tranquille de ceux qui restent, l'ancrage. Puis, avec l'aide de Cyrus – dont la présence calme et massive était déjà un pilier dans ce monde changeant – elle monta sur sa monture, une jument alezane au tempérament doux. Cyrus installa Cléo

devant lui sur son grand étalon bai, tandis qu'Elicia prit Théo en croupe. Les soldats, désormais en selle, formèrent un cercle respectueux autour d'eux.

Wilhem, l'air à la fois martial et paternel, vint se placer à la droite de Cyrus. Il lança un dernier signe de tête à Talean, un code d'homme à homme, avant de faire claquer les rênes.

La petite troupe s'ébranla, quittant la cour de l'auberge, laissant derrière elle l'îlot de lumière et de chaleur pour s'engager sur la route poussiéreuse qui serpentait entre les collines. Le *Lion Somnolent* disparut bientôt derrière un tournant, et avec lui, un chapitre entier de leur vie.

Le voyage fut une longue rêverie éveillée, rythmée par le pas régulier des chevaux et le chant des oiseaux dans les taillis. Les heures passaient, mesurées par la lente course du soleil sur la voûte azurée. Les enfants, d'abord silencieux et impressionnés, retrouvèrent peu à peu leur langue.

« Papa, est-ce que c'est encore loin ? » demanda Cléo après ce qui lui sembla être une éternité, alors que le soleil culminait, écrasant le paysage de sa lumière blanche. Cyrus tourna la tête vers elle, et un sourire détendit ses traits austères. « Un peu, ma chérie. Mais regarde autour de toi. Vois-tu

ces falaises de grès, striées de rouge et d'ocre ? Elles racontent des histoires plus vieilles que le royaume. Et ces ruisseaux qui brillent comme de l'argent fondu ? Chaque pont que nous traversons, chaque bosquet que nous longeons, est une page du livre que nous écrivons ensemble. »

Théo, blotti contre le dos d'Elicia, pointa un doigt timide vers une forêt dense et sombre qui empiétait sur la route à leur droite. Les arbres y étaient si serrés que leurs frondaisons ne formaient plus qu'une voûte impénétrable, d'où émanait un silence inquiétant. « Maman... tu crois qu'il y a des loups, là-dedans ? Des vrais loups, pas ceux des histoires ? »

Elicia tourna la tête et posa sa joue un instant sur les cheveux doux de son fils. Elle respira son odeur d'enfant, de sueur et de voyage. « Peut-être, mon amour. Les forêts anciennes gardent leurs secrets et leurs habitants. Mais les loups sont sages. Ils sentent la force, le métal, le nombre. Ils sentent ton père, et Wilhem, et ces braves soldats. Ils préfèrent le silence et l'ombre à notre bruit et à notre lumière. Ils ont peur de nous, vois-tu. »

Cléo se tortilla pour regarder Cyrus par-dessus son épaule, ses yeux bleus pétillant d'une curiosité insatiable. « Papa, est-ce que tu as une armée ? Une vraie, avec des milliers d'hommes ? »

Cyrus eut un rire étouffé, un son chaleureux qui vibra dans sa poitrine. « Oui, ma petite reine. Une grande armée. Des hommes et des femmes forts et loyaux, dont le devoir est de protéger chaque pierre de Ravernglen, chaque ferme, chaque nouveau-né du royaume. »

Théo, intrigué par cette idée, intervint, sa voix légèrement tremblante d'excitation : « Et... et ils font ce que tu dis ? Tout le temps ? Ils disent "Oui, Sire !" et ils courent ? » Wilhem, qui chevauchait à côté d'eux, laissa échapper un franc éclat de rire qui fit sursauter un vol d'oiseaux dans un buisson. « Par les anciens dieux, petit, ils le font ! Et parfois avec un tel ensemble que cela fait trembler le sol. Ton père commande le respect, c'est certain. Mais je gagerais mon épée la plus fine qu'en ce moment, il échangerait volontiers tous les "Oui, Sire !" du monde contre une seule de vos questions sans fin. »

Cyrus secoua la tête, un sourire indulgent aux lèvres. « Laisse-les, Wilhem. Leur curiosité est une brise fraîche dans les couloirs poussiéreux du pouvoir. Je m'en sors plutôt bien, pour l'instant. »

Le jour déclina, se teintant de mélancolie. Le soleil, devenu un globe énorme et rougeoyant, commença sa descente derrière les crêtes lointaines, arrachant au ciel des traînées de pourpre, d'orange et de rose,

comme si un peintre divin et mélancolique avait essuyé ses pinceaux sur la toile du crépuscule. C'est alors qu'elle apparut.

« Regardez, murmura Elicia. »

Elle avait parlé si doucement que ce fut moins un son qu'une expiration chargée de sens. Mais tous suivirent la direction de son doigt tendu.

À l'horizon, se découpant sur le brasier du couchant, la silhouette de Ravern Glen émergeait. Ce n'était pas une cité, c'était une excroissance de la montagne elle-même, une couronne de pierre posée sur le monde. Les murailles, hautes et épaisses, semblaient taillées dans des falaises primordiales. Les tours, élancées et nombreuses, pointaient vers le ciel telles les doigts d'une main géante saisissant les derniers rayons. Et au sommet de la plus haute, le drapeau royal – un faucon d'or sur champ de sable – claquait dans la brise du soir, minuscule et pourtant infiniment signifiant.

Cléo et Théo retinrent leur souffle. Leurs bouches s'ouvrirent en un parfait "o" de stupéfaction silencieuse. La réalité dépassait soudain tous les contes, toutes les chimères nées des descriptions de leur père.

« C'est... immense, souffla enfin Cléo, comme si prononcer le mot risquait de faire disparaître le mirage.

— Et ça... c'est notre maison ? » demanda Théo, la voix empreinte d'une incrédulité sacrée.

Cyrus se redressa sur sa selle, et une fierté grave, mêlée d'une tendresse immense, illumina son visage. « Oui, mes cœurs. C'est la pierre, c'est l'histoire, c'est le fardeau et le foyer. C'est chez nous. Et demain, quand le soleil sera haut, je vous montrerai chaque pierre, chaque salle, chaque secret. »

La traversée de la ville fut un rêve éveillé, une marche lente à travers une humanité respectueuse et curieuse. Sous le porche monumental, les gardes en armure étincelante présentèrent leurs hallebardes d'un geste synchronisé, le métal sonnait sur le pavé. Dans les rues pavées, bordées de maisons à colombages, les artisans interrompirent leur travail, les marchands se redressèrent devant leurs étals regorgeant de soies, d'épices et de fruits aux couleurs de bijoux. Les gens s'inclinaient, non pas dans une peur servile, mais avec une déférence simple, leurs regards effleurant le roi, puis s'attardant avec une curiosité bienveillante sur la femme à ses côtés et les deux enfants aux cheveux de soleil.

« Il y a tellement de monde, murmura Cléo, subjuguée, se serrant contre Cyrus.

— Et des odeurs ! ajouta Théo, les narines frémissantes. Du pain chaud, du métal

chaud, des fleurs... et autre chose, un peu âcre.

— C'est l'odeur de la vie, mon chéri, murmura Elicia en posant une main protectrice sur son épaule. L'odeur de mille vies qui s'entremêlent. Bienvenue à Ravernklen. »

Ils gravirent enfin la rampe monumentale menant au château proprement dit, une ascension qui semblait les élever au-dessus du monde des hommes. Les portes de la Grande Salle, en chêne massif renforcé de ferrures noircies, s'ouvrirent devant eux avec un gémissement solennel, révélant un intérieur qui coupa le souffle aux enfants. La salle du trône était un canyon de pierre et de lumière. Des colonnes élancées, sculptées de motifs enlacés, montaient jusqu'à une voûte si haute qu'elle se perdait dans la pénombre, piquetée çà et là par la lueur des cierges dans leurs bras de fer. D'immenses tapisseries, représentant batailles et chasses légendaires, descendaient le long des murs, leurs fils de laine et de soie captant la lumière des lustres en fer forgé qui suspendaient des centaines de bougies. L'air sentait la cire, la pierre froide, le bois de cèdre brûlé dans les immenses cheminées latérales, et une subtile fragrance d'encens.

« C'est... plus beau que tout, souffla Cléo, incapable de trouver une comparaison. Plus

beau que la plus belle image du plus beau livre. »

Cyrus les guida, traversant la salle immense dont leurs pas résonnaient avec une insignifiance touchante. Ils empruntèrent des couloirs plus intimes, aux murs lambrissés de bois sombre, éclairés par des vitraux étroits qui jetaient des taches de couleur sur les dalles. Enfin, il s'arrêta devant une grande porte de bois clair, ornée d'un simple mais élégant motif de lierre sculpté.

« Et voici, annonça-t-il d'une voix douce, chargée d'une émotion contenue, le cœur de notre forteresse. Votre maison, dans la maison. »

Il poussa la porte.

La pièce qui s'offrit à eux était vaste, mais d'une chaleur inattendue. Une haute fenêtre à meneaux laissait entrer les dernières lueurs du crépuscule, teintant de rose et d'or les tapis épais aux motifs complexes. Un feu crépitait déjà dans une cheminée de pierre de taille, sa lueur dansante projetant des ombres mouvantes sur les murs tendus de tissu couleur crème. Un lit immense, à baldaquin de velours bleu nuit, trônait au centre, assez large pour accueillir une famille, entouré de lourdes tentures qui pouvaient créer une intimité cosy. Il y avait des coffres sculptés, une table à jeu, un petit métier à tisser, et même une niche

près du feu, vide et propre, comme une promesse d'un futur compagnon à quatre pattes.

Les enfants, libérés de leur stupeur, poussèrent des cris de joie étouffés et se mirent à courir, explorant chaque recoin, touchant chaque étoffe, sautant sur les tapis pour tester leur épaisseur.

Cyrus se tourna vers Elicia. Elle était debout sur le seuil, le visage illuminé par les lueurs du feu, ses yeux parcourant la pièce comme si elle s'imprégnait de chaque détail pour l'éternité. Il s'approcha et prit doucement ses mains, qui étaient froides.

« Nous y sommes, dit-il simplement. Les ponts sont brûlés derrière nous. Les portes sont fermées devant nous. Nous sommes enfin, totalement, chez nous. »

Elicia leva les yeux vers lui, et dans leurs profondeurs, il vit se refléter les flammes du foyer, mais aussi une détermination neuve, forgée dans les épreuves. « Oui, murmura-t-elle. Nous sommes arrivés. Et cette fois, Cyrus, je le sens dans mes os, dans le sang qui bat à mes tempes : rien ni personne, d'aucun monde réel ou rêvé, ne pourra plus nous séparer. Nous sommes la pierre, maintenant. »

Elle posa une main sur son avant-bras, un geste à la fois tendre et possessif, et ils restèrent ainsi un long moment, silencieux, à écouter les rires de leurs enfants résonner

contre les murs de leur nouveau palais,  
tandis que la nuit, douce et absolue,  
enveloppait enfin Ravernglen.